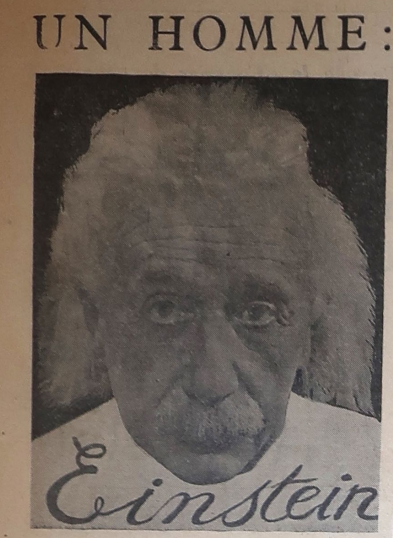
UN HOMME :



« Unissez-vous pour que le génie humain ne se retourne pas contre l'homme, pour que la science, qui est la forme la plus haute de l'esprit, n'extermine pas, avec les êtres pensants, la pensée elle-même. »

EINSTEIN.

★

UN extraordinaire mathématicien, un des plus vastes cerveaux de ce temps, peut-être le savant le plus représentatif de son époque.

Non, mieux que cela : un Homme.

Un homme qui sut le rester, par le contact qu'il conserva avec le reste du monde, par la générosité avec laquelle il répondait présent à tout ce qui lui semblait généreux, par sa vie modeste et simple, par son pacifisme dont l'appel contre l'utilisation de l'énergie nucléaire fut le dernier écho.

Puisse-t-il être entendu de ceux qui lui survivent !

Un homme qui, vivant de par sa carrière dans une tour d'ivoire n'en a jamais fait un rideau de fer, un homme dont l'humanisme n'a pas tué l'humanité, et qui — quelques services qu'il ait apportés à la science et au progrès — sut se souvenir que celui-ci comme celle-là sont au service de l'homme, alors que beaucoup (doctrinaires aboutis technocrates imbéciles) vont jusqu'à ne plus voir en l'espèce humaine qu'un des multiples rouages de l'infernale machine.

Nous ne sommes pas de ceux qui se complaisent à se faire des idoles, mais nous sommes trop heureux de saluer un homme au passage, lorsque par extraordinaire il s'en trouve un.

Au surplus, nous n'avons pas attendu que la mort nous prive d'une des plus brillantes intelligences de ce siècle pour passer le petit article d'actualité obligatoire, et dans un précédent numéro de ce journal notre camarade Sadik lui consacrait l'éloge qu'il mérite.

Maintenant que l'irrémédiable est accompli, sachons étendre l'intelligence et la faire progresser en tous domaines, sachons faire de notre vie une lutte, et laisser un sillon après elle.

Sachons poursuivre tous ceux qui nous ont devancés sur la route.

C'est notre façon à nous d'honorer les morts.

M. LAISANT.

(Lire en page 3 l'article de Ch.-Aug. Bontemps : « Einstein, un homme tout près de nous ».)

EDITO

LE bulletin de l'archevêché, l'écho de l'Académie, l'organe de la patrie éternelle, tel était « Le Figaro ». A présent, nous sommes fixés : l'opulente boutique des Champs-Elysées tire un nouveau journal : « L'Indicateur ». L'indic, ou la mouche, ou le dénneur, c'est ce déchet moral que la police ne tolère même pas dans ses rangs ; il ramasse le mépris de ses maîtres et l'opprobre de ses victimes.

Un journaliste, Roger Stéphane, s'est fait embastiller avec l'appui et les courbettes du grand canard bourgeois. Si toute la presse n'est pas libre, ses ouvriers, les journalistes, entendent l'être ; leur indignation est celle que on voit dans l'usine, aux grands jours de menace. Stéphane devait masquer la gueule sanguinaire d'un tueur étoilé. Demain, un autre chroniqueur sera la victime d'un magistrat ou d'un concile de la finance.

La libération de Stéphane montre qu'au fond l'affaire dépasse le cadre corporatif. Le pouvoir, vautré sur un matelas de scandales, a eu peur de l'offensive percutante des leaders du journalisme.

Chaque jour, en poursuit les feuilles d'opposition, ceux qui ne disent pas « amen ». Un de nos rédacteurs s'est fait étriller en correctionnelle pour la triste affaire d'Indochine ; qu'on n'y voie pas une sentimentalité tactique envers Stéphane et ses confrères dont nous ne partageons pas toujours l'idéologie, mais ceux qui ont servi l'opinion et souvent la liberté ne veulent pas se taire dans ce pays féodal.

Notre « Monde libertaire », animé par des militants bénévoles, est de cœur et en fait du bon côté de la barricade. Les anars sont beaux joueurs, ils ne réclameront pas les poursuites qui s'imposent contre le « Figaro » : apologie du crime, exercice de la mendicité et toutes autres immoralités punies par la loi. Le « Monde libertaire » s'inscrira en tête de la protestation lorsque ledit « Figaro » sera fouetté par un Pouvoir auquel il sera hostile et c'est bien là la première utopie qu'on puisse véritablement nous reprocher.

le ML

SUR UNE COLLISION FERROVIAIRE

Un tamponnement s'est produit la veille de Pâques en gare de Bécon-les-Bruyères, immédiatement Raymond Roux, mécanicien du train tamponneur, a été inculpé de blessures par imprudence. Nous ne connaissons pas R. Roux. Nous ne connaissons pas exactement les circonstances exactes de l'accident.

Mais nous constatons qu'en moins de six mois, trois accidents de chemin de fer se produisent dans une région déterminée. D'abord au pont de l'Europe, à la sortie de Saint-Lazare, quelques jours plus tard sur la ligne de Gisors et le dernier à Bécon-les-Bruyères. Le fait est significatif : les trois accidents se sont produits sur l'arrondissement de Paris-Saint-Lazare.

Tant au service « traction » qu'au service « exploitation », Saint-Lazare a le triste privilège d'avoir à sa direction des personnalités dont les compétences antisociales sont bien connues. Ces gens-là depuis quelques années ont d'abord effectué des compressions massives de personnels, laissant des postes de sécurité, tels les postes d'aiguillages, sans agents durant de longues

Suite en page 3 →

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 8. — MAI 1954. PRIX : 20 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

PREMIER MAI !

AUTREFOIS, le Premier Mai avait une signification symbolique pour tous les travailleurs du monde. Fraternellement unis dans une même espérance, ils communiaient ce jour, où qu'ils se trouvent, dans une égale foi en leurs destinées révolutionnaires.

Ce jour n'était pas seulement un anniversaire, une réminiscence, un regard sur le passé. C'était surtout, chaque année, un nouveau jalon posé sur le chemin de l'émancipation, un épisode de la lutte incessante pour la libération, un départ allègre vers de nouveaux horizons.

C'était le jour où l'on se comptait, où l'on mesurait la distance parcourue, les progrès accomplis. C'était aussi le jour où l'on essayait ses forces contre celles du capitalisme.

Que d'héroïsme, que de courage, que de sacrifices ont magnifié ce jour depuis un siècle. Et combien de fois le sang de nos martyrs n'a-t-il pas fécondé le champ de l'histoire pour les moissons rouges de l'avenir ?...

Mais qu'ils sont loin les tâcherons de Dorchester, les martyrs de Chicago, de Citchy, de Fourmies !... Qu'elles sont loin ces époques où, dénuée de toute hypocrite tolérance, la lutte des classes se déroulait en un impitoyable combat !...

A peine hissée au pouvoir sur les cadavres de multitudes de misérieux, la bourgeoisie disputait, avec la rapacité du fauve, la possession absolue, inconditionnée, de cette éternelle proie : le peuple. Elle ne reculait devant aucune cruauté pour empêcher tout partage de pouvoir et toute concession sur ses monstrueux privilèges. C'est ainsi qu'il y a un peu plus d'un siècle, les grévistes de Dorchester, en Angleterre, luttant — déjà ! — pour la journée de travail de huit heures, étaient déclarés hors la loi et condamnés à la déportation, lorsqu'ils n'étaient pas pendus haut et court pour l'exemple. C'est ainsi que, cinquante ans plus tard, les juges de Chicago imitèrent les juges anglais. C'est ainsi qu'à Citchy, les chiens sanglants de la République française massacrèrent des manifestants parce qu'ils osaient agiter un drapeau rouge. C'est ainsi qu'au même moment, dans la petite ville de Fourmies, les fantassins du commandant Chapuis tirèrent sur la foule des grévistes et tuèrent neuf Français aux mains vides. C'est ainsi que... partout, dans les mêmes circonstances, avec une rage aveugle, la bourgeoisie noyait dans le sang les moindres velléités des travailleurs pour s'élever au-dessus de leur abominable esclavage.

Les temps ont changé...

Non pas que la voracité de la bourgeoisie se soit apaisée. Mais elle a compris qu'à ce combat, brutal et franc, elle finirait fatalement par succomber un jour, parce que du sang des martyrs naissaient toujours des multitudes de vengeurs. Elle a compris que la persuasion, l'hypocrisie, la corruption, pour être moins brutales, étaient des armes plus redoutables entre ses mains. Elle a accaparé, à la faveur du libéralisme et de la philanthropie, la direction même des postes de commande de l'armée innombrable des travailleurs.

Quand la paralysie eut suffisamment fait de ravages, elle relâcha le cordon de ses lois scélérates, elle desserra le bâillon : le parlementarisme ouvrit un exutoire aux aspirations libératrices du peuple. Et, pendant des années, la bourgeoisie a pu, derrière ce paravent de la démocratie, dans une paix sociale relative, poursuivre ses rapines et ses exactions au détriment de sa proie crédule. Quelques réformes, concédées de temps à autre, au moment où les conjonctures économiques et sociales les rendaient inévitables, maintinrent l'illusion. Il en fut ainsi de l'instruction publique — puissant instrument de la déformation

Suite en page 8 →

par Jean DE BOE

Secrétaire du Syndicat Unifié du Livre de Bruxelles.

SOLDAT DE METIER

— Je voudrais être toréador, à cause des vaches, mon adjudant.

UN PLAN DE FABRICATION DE JAUNES

L'IDEE est vieille comme les culottes de peau que portent ceux qui aujourd'hui nous la resservent, revue et corrigée par une technique, reine de l'actualité. On a connu le soldat laboureur des blés verts, le soldat repopulateur des foyers ennemis, le soldat moissonneur des richesses du vaincu. On a connu le soldat bâtisseur des ceintures qui enserrent les villes et démolisseur de ce qui à l'intérieur de ces mêmes villes gêne l'exercice de son art.

Tout cela appartient à l'histoire et il faut bien le constater ce qu'il a pu nous venir bon de ces versatiles que les perroquets de paix ont, le grand tort de déterrer aux yeux des inconscients qui ont pu de la rue Saint-Dominique.

Depuis, on a connu le soldat fusiller des prolétaires, le soldat de Fourmies. L'humanité avait progressé à pas de géant : l'ère de la machine débutait.

Mais on s'aveugla qu'il ne s'agissait encore que de solutions artisanales.

par Maurice JOYEUX

Aujourd'hui, le progrès aidant, on propose mieux. Un certain Kœnig, général en son état, ministre de la Guerre de surcroît, personnage qui a déjà fait ses preuves quelque part au milieu des saoûls ou sous crevés la pourpart des hommes qui l'accompagnaient dans cette phase essentielle de la stratégie mondiale, un certain Kœnig vient de mettre au point ce que très sérieusement il appelle le « Plan Jaune » (sic) et où il est question de la réalisation par l'armée de vastes travaux d'utilité : construction d'écoles, de stades, de routes, de travaux agricoles avec le concours de maçons, de charpentiers, de mécaniciens, de géomètres, etc., formes techniquement par les soins de l'autorité militaire.

Lidoire va donc troquer son balai de la corvée de quartier contre la lime de l'ajusteur ou la truelle du maçon, l'adjudant Filc, les clés de la « tôle » du quartier contre la pendule du chef de personnel !

La ficelle est un peu grosse ! A vingt ans, les jeunes gens possèdent déjà les éléments d'une profession, ce qui leur permet d'assurer leur subsistance. L'opération « Plan Jaune » vise bien au delà de la formation professionnelle, qu'au rabais les services du ministère du Travail assurent aux travailleurs adultes tout en leur accordant le salaire du manœuvre, il s'agit d'une vaste entreprise destinée à briser le mouvement ouvrier et à faire échouer une éventuelle grève ennemie, du moins dans ses rangs, en groupant dans un ensemble tous les professionnels, tous les techniciens qui l'accompagneront dans cette phase essentielle de la stratégie mondiale, un certain Kœnig vient de mettre au point ce que très sérieusement il appelle le « Plan Jaune » (sic) et où il est question de la réalisation par l'armée de vastes travaux d'utilité : construction d'écoles, de stades, de routes, de travaux agricoles avec le concours de maçons, de charpentiers, de mécaniciens, de géomètres, etc., formes techniquement par les soins de l'autorité militaire.

Lidoire va donc troquer son balai de la corvée de quartier contre la lime de l'ajusteur ou la truelle du maçon, l'adjudant Filc, les clés de la « tôle » du quartier contre la pendule du chef de personnel !

La ficelle est un peu grosse ! A vingt ans, les jeunes gens possèdent déjà les éléments d'une profession, ce qui leur permet d'assurer leur subsistance. L'opération « Plan Jaune » vise bien au delà de la formation professionnelle, qu'au rabais les services du ministère du Travail assurent aux travailleurs adultes tout en leur accordant le salaire du manœuvre, il s'agit d'une vaste entreprise destinée à briser le mouvement ouvrier et à faire échouer une éventuelle grève ennemie, du moins dans ses rangs ; il groupe dans un ensemble tous les professionnels, tous les techniciens qui l'accompagneront dans cette phase essentielle de la stratégie mondiale, un certain Kœnig vient de mettre au point ce que très sérieusement il appelle le « Plan Jaune » (sic) et où il est question de la réalisation par l'armée de vastes travaux d'utilité : construction d'écoles, de stades, de routes, de travaux agricoles avec le concours de maçons, de charpentiers, de mécaniciens, de géomètres, etc., formes techniquement par les soins de l'autorité militaire.

Lidoire va donc troquer son balai de la corvée de quartier contre la lime de l'ajusteur ou la truelle du maçon, l'adjudant Filc, les clés de la « tôle » du quartier contre la pendule du chef de personnel !

La ficelle est un peu grosse ! A vingt ans, les jeunes gens possèdent déjà les éléments d'une profession, ce qui leur permet d'assurer leur subsistance. L'opération « Plan Jaune » vise bien au delà de la formation professionnelle, qu'au rabais les services du ministère du Travail assurent aux travailleurs adultes tout en leur accordant le salaire du manœuvre, il s'agit d'une vaste entreprise destinée à briser le mouvement ouvrier et à faire échouer une éventuelle grève ennemie, du moins dans ses rangs ; il groupe dans un ensemble tous les professionnels, tous les techniciens qui l'accompagneront dans cette phase essentielle de la stratégie mondiale, un certain Kœnig vient de mettre au point ce que très sérieusement il appelle le « Plan Jaune » (sic) et où il est question de la réalisation par l'armée de vastes travaux d'utilité : construction d'écoles, de stades, de routes, de travaux agricoles avec le concours de maçons, de charpentiers, de mécaniciens, de géomètres, etc., formes techniquement par les soins de l'autorité militaire.

Lidoire va donc troquer son balai de la corvée de quartier contre la lime de l'ajusteur ou la truelle du maçon, l'adjudant Filc, les clés de la « tôle » du quartier contre la pendule du chef de personnel !

La ficelle est un peu grosse ! A vingt ans, les jeunes gens possèdent déjà les éléments d'une profession, ce qui leur permet d'assurer leur subsistance. L'opération « Plan Jaune » vise bien au delà de la formation professionnelle, qu'au rabais les services du ministère du Travail assurent aux travailleurs adultes tout en leur accordant le salaire du manœuvre, il s'agit d'une vaste entreprise destinée à briser le mouvement ouvrier et à faire échouer une éventuelle grève en-

LE VRAI PROBLEME NORD-AFRICAIN

Les hordes algériennes de la faim

par Jeanne HUMBERT

PAR son « état d'urgence » — avec ce que ce terme sous-entend de moyens répressifs, naturellement — le gouvernement pense-t-il résoudre les problèmes économiques de l'Algérie, paralysés et largement dépassés par la poussée démographique constante de la population musulmane depuis 1900 ?

Si l'on songe que de 4 millions en 1901, la population est passée à 7 millions 800.000 en 1948 et que ce chiffre s'augmente annuellement de 210.000 unités, il est permis de se demander quelles sont les mesures d'urgence que l'Etat peut apporter aux affamés de l'Aurès, de Kabylie, de Trara et d'autres régions misérables. Depuis 1935, l'Algérie ne peut satisfaire aux besoins croissants de ses habitants. Tout être humain, pour faire face aux nécessités vitales : manger, se vêtir, se loger, doit pouvoir assurer un travail qui lui en fournisse les possibilités. Or la situation dramatique est justement créée par ce fait que l'Algérie ne peut plus employer ni nourrir la plus grande partie de sa population pléthorique.

A ce mal profond, les autorités n'ont jusqu'ici trouvé d'autres remèdes que l'émigration vers la France et... l'envoi de renforts policiers et militaires pour juguler les soulèvements. On sait ce que valent l'un et l'autre de ces procédés gouvernementaux, ce qu'ils ont donné et donnent toujours comme résultats.

On envisagerait, paraît-il, de nouvelles mesures, un peu tardives, pour apporter quelque soulagement à la détresse collective des Algériens : construction de chemins, d'habitations, d'écoles, mise en valeur des sols et développements industriels. Mais, en admettant que l'on construise, que l'on développe, que l'on cultive davantage, tout cela n'est pas pour demain. Et la faim, elle, elle est là, immédiate, exigente et quotidienne.

Au programme d'expansion économique prévu par le gouvernement, il manque un élément qui le rend boiteux : la nécessité d'instaurer la **limitation des naissances** pour préserver ou moins l'avenir et ne pas rendre inopérantes toutes les mesures d'amélioration dont l'urgence présente s'impose.

UNE BARRIÈRE BRANLANTE entre la vie et la mort du salarié :

LA FARCE DU RENDEZ-VOUS D'AVRIL

AVRIL. — Le printemps chasse, à grands coups de soleil les dernières brumes de l'hiver. Les arbres, squelettes noirâtres, que le vent glacial et la neige avaient dénudés, ont une légère allure estivale et laissent poindre, çà-et-là, des pousses de bourgeons que la sève vitale fera bientôt crever.

Avril. Les ruelles poussiéreuses, d'ordinaire si tristes, prennent sous les rayons bienfaisants un air champêtre.

Sur la route qui le mène à son chantier, Jean, ce matin-là, songe. Est-ce l'influence bénéfique de la saison nouvelle ? Dans sa tête dansent des images de joie. Cette année, sa petite famille partira « en vacances »...

Jean rêve de tout cela, tandis que de graves messieurs, à qui ne s'est jamais posé le problème des congés payés, vont fixer son salaire minimum garanti, le monstre S. M. I. G., barrière branlante entre la vie et la mort du salarié.

Mendès-France, alors préoccupé de résoudre de délicates questions internationales, avait solennellement promis de régler avec équité le pouvoir d'achat des travailleurs au coût de la vie. C'était le « Rendez-vous d'Avril ». P. M.-F., trop audacieux sans doute, fut débouloonné sous un prétexte fallacieux et son successeur, à l'encontre du slogan d'un certain Maréchal, n'a pas tenu ses promesses.

Le sale tour est joué et le prolétariat est une fois de plus trahi. Le fruit de cette trahison ? Un minimum vital de 126 francs de l'heure, sans commune mesure avec les exigences d'un budget familial misérable. 126 francs, c'est le salaire de la peur que gouvernement, patronat et chefs syndicaux ont opposé, comme remède, au pauperisme. Tant il est vrai que, pour l'heure, les seuls intérêts des bettaviers et autres bouilleurs de cru sont les critères qui assurent la permanence du régime.

La démonstration est faite, qu'il est vain d'espérer que les ministères et les syndicats représentatifs donnent une solution valable aux conflits sociaux. La parole est plus que jamais donnée aux travailleurs. La vague de mécontentement qu'a suscitée à tous les échelons la fixation du nouveau minimum vital va engendrer de nombreux remous que déjà les agiteurs du syndicalisme tentent de canaliser à leur profit. La C. G. T., qui se confine désormais dans les querelles électorales et les chantages interlamentaux à manqué à son devoir essentiel. Le cadre étroit — hiérarchisation du S.M.I.G. — où elle enferme les revendications, disputant là un terrain cher aux réformistes, présage de nouvelles désillusions, de nouvelles défaites.

Toi Jean, qui rêves de vacances et vous tous, camarades exploités, il est grand temps que vous preniez l'initiative du combat. Unis, à la base, sans considérations pour les fausses nécessités politiques et financières, imposez vos revendications. Votre sort n'est en bonnes mains que dans les vôtres. Les mains des travailleurs ont des cals, mais connaissent le chemin du cœur.

...La forme extérieure de la société doit changer en proportion de la pensée intérieure. C'est la sève qui fait l'arbre et qui lui donne ses feuilles et ses fleurs ; c'est le sang qui fait l'homme ; ce sont les idées qui font la société.

★

...Et la liberté de parole ? Et la liberté d'action ? Ne sont-ce pas là des conséquences directes et logiques de la liberté de penser ? La parole n'est que la pensée devenue sonore, l'acte n'est que la pensée devenue visible.

Elisée RECLUS.

PROPOS DU MARTIEN

HISTOIRES DE RICHES pour aveulir les pauvres

QUE les Terriens se passionnent pour les Martiens, quoi de plus naturel ? Ils ne savent pas de quelle pâte mystérieuse nous sommes pétris, ils nous imaginent au gré de leurs visions fantasques et l'inconnu qui nous enveloppe les séduit.

Mais ils s'éprennent d'autres sujets beaucoup moins louables. Témoins les lectures qu'ils affectionnent et qui leur font parfois oublier leur station de métro.

Voici une midinette (le mot a bien vieilli) que captivent les amours dessinées — quatre-vingt-dix-francs la portion dans tous les kiosques — d'une petite bourgeoise dont l'oncle est curé (il pourrait s'appeler l'abbé Constantin) et d'un jeune châtelain qui tient à la fois de l'Almaviva applaudi à l'Opéra-Comique et du patron de combat pour qui travaille cette lectrice charmée.

Un peu plus loin, un plombier du quartier de la Chapelle se pâme sur un petit bouquin à demi-cochon retraçant les fredaines de Mme Du Barry, qui finit par perdre la tête beaucoup plus dangereusement qu'elle ne l'avait fait perdre aux hommes (sûr que ce fut pour elle une perte plus fâcheuse que celle de sa virginité).

Puis, voilà un paysan qui, venu passer deux jours à Paris, a acheté pour se mettre dans l'ambiance un ouvrage sur les grands faits historiques et religieux d'autrefois en cette sublime capitale dont il a si longtemps rêvé et qui l'éblouissait de loin.

Et, parmi ceux qui lisent, j'en vois d'autres qui intéressent à ce que faisaient Henri IV au Louvre, Louis XV à Versailles, Napoléon aux Tuileries, ou plus récemment Hitler à Berchtesgaden, Staline au Kremlin, Eisenhower à la Maison Blanche, Pie XII au Vatican. Et lorsque je leur demande pourquoi ils lisent cela :

— Pour m'instruire, répondent-ils. J'adore l'histoire.

Ils ont raison d'adorer l'histoire. Mais j'aurais cru que, chez les Terriens, les midinettes auraient aimé connaître l'histoire des midinettes à travers les âges ; les plombiers celle des plombiers de jadis et les paysans l'histoire, la belle, la magnifique histoire des Colas Breugnon et des Jacques de Chaumont...

Pourquoi ces pauvres, au lieu de perdre leur temps et leur âme à lire ces histoires de riches, de puissants et de parasites, qui ne devraient intéresser que leurs exploiteurs, ne s'exaltent-ils pas en lisant les Primard de chez eux, les Eulenspiegel, toute l'Iliade, toute l'épopée des malheureux en révolte contre les monopolisateurs du bonheur, de la fortune et de la gloire ?

Ne dites pas, pauvres gens, que vous cherchez à connaître l'histoire à travers ce fatras de complots, de massacres et d'orgies. Non : vous cherchez simplement à oublier une histoire : la vôtre, votre misérable histoire quotidienne de raïés et de gueux, aveulie par ceux dont vous lisez les exploits.

Vous y cherchez l'oubli de votre histoire à vous, et, dans les pompes du passé, dans la féerie d'un monde inaccessible, vous bâtissez un digest de rêve qui tient du château en Espagne et de la fusée de science-fiction.

Vous ne croyez plus aux eldorados terrestres, ni à l'éden chrétien, ni au paradis soviétique, ni au Grand Soir, ni à l'avenir, ce qui n'est pas très grave ; ce qui l'est davantage, c'est que vous ne croyez plus à vous-mêmes. Vous vous réfugiez dans le passé, dans le mythe ou dans les étoiles. Il vous faut la machine à remonter le temps, ou les soucoupes volantes qui vous emporteront sur Mars.

J'entends bien : cela prouve que vous possédez encore quelques qualités naïves et que la poésie n'est pas morte pour vous.

Mais pourquoi l'aller chercher si loin ? Ne pouvez-vous rester fidèles à vos origines plébéiennes, vous enrichir farouchement à ce qui les rappelle et qui vous honore, et asseoir ce qui subsiste en vous de lyrisme et de fierté pour vous en targuer et vous en enorgueillir ?

Quoi ! Vous dites que vous n'avez aucune raison de vous vanter d'une condition que vous n'avez ni voulue ni choisie et qui, souvent, est médiocre ? Admettons-le. Mais votre pâture mentale, c'est différent, vous la choisissez... Pourquoi la choisissez-vous plus médiocre encore que votre condition ?

Croyez-vous que la fréquentation imaginaire des « hautes sphères » sociales ait pour conséquence automatique d'élever l'esprit ? Et ne comprenez-vous pas qu'en vous passionnant, avec une admiration complaisante secrètement mêlée d'envie, pour le destin des grands de la terre, vous abjurez tout droit de vous dresser contre eux ?

Traduit du martien par :

Pierre-Valentin BERTHIER.

P. S. — Un lapsus cocasse figurait au début de mon dernier article (numéro 7). On a pu lire que la protection des canards sauvages de Cuxhaven marquait une victoire des « ornithologues ». Naturellement, c'est « ornithologues » qu'il fallait lire ! Les typos sont hors de cause : une étourderie de ma part a tout fait. Le martien est un langage si difficile à traduire qu'on ne m'en tiendra pas rigueur, je l'espère. — P.-V. B.

— PROBLÈMES SYNDICALISTES —

SYNDICALISME DANS L'ACTION

DEUXIÈME ÉTAPE

J'ai été particulièrement heureux de lire les observations de Joe Lanen relativement à mon article publié par « Le Monde Libertaire » de février dernier.

Certes, si nos conceptions sur la Révolution sociale, à laquelle nous aspirons pour libérer l'homme des chaînes qui le lient dans la production à un capitalisme sans vergogne, s'arrêtaient à ce simple exposé, je ne me sentirais pas digne de me dire syndicaliste et de m'adresser à ce journal pour exposer des idées qui, peut-être, trouveraient plutôt leur place dans « L'Avoro » ou tutti quanti !

Un simple oubli a pu prêter à confusion : c'est celui d'avoir omis d'inscrire comme sous-titre à mon exposé : Première étape.

J'espère que la suite donnera satisfaction à mon camarade Lanen.

Bien sûr, la véritable Révolution reste pour nous toute la possession intégrale des moyens de production et de distribution par le prolétariat, c'est-à-dire, par l'ensemble des travailleurs, qu'ils soient en « cote ou en faux-col ».

Mais faut-il encore savoir comment y parvenir tout en restant les deux pieds sur la terre ?

Pour moi, je ne vois que deux méthodes : La Révolution dans l'ordre, ou celle dans le sang.

J'ai choisi la première, d'abord parce que j'ai horreur des luttes sanglantes fratricides, ensuite parce que j'estime que nous avons tout pour aboutir... mais que nous ne savons pas nous en servir, ou plutôt que la bouillerie et la bêtise de l'homme, qui se trouve satisfait de sa portion congrue, en sont la cause.

Et c'est si vrai qu'employé comme une machine jusqu'à ce qu'il en crève, saoulé de promesses et remonté de temps à autre par un coup de manivelle se traduisant par des concessions d'un obole s'ajoutant à son salaire, il n'hésite pas, si elle ne lui suffit pas, par crainte sans forme d'heures supplémentaires qu'il demande lui-même à accomplir, toute l'action syndicale que nous avons menée depuis plus de QUARANTE-CINQ ANS, mes camarades et moi, pour lui faire obtenir la journée de HUIT HEURES, pour son bien-être et celui de sa famille !

NON, je ne suis pas pour la cogestion des entreprises.

NON, nous n'avons pas, nous qui n'y avons ni intérêt, ni considération, à participer, à aider et à développer la richesse de ceux qui nous exploitent.

Qu'ils soient amenés par une première action syndicale à lâcher du lest et à abandonner par une participation contrôlée des bénéfices la moitié de ceux-ci à leurs salariés, il n'en reste pas moins qu'en conservant pour eux et pour leur seul profit l'autre moitié, ils continuent à augmenter d'une manière arbitraire des capitaux dont ils prétendent-ils leur appartiennent, mais qu'ils ont édifiés par le vol sur l'effort fourni par leurs salariés, à qui il ne reste rien que de crever dans la misère.

Ce n'est pas cela que nous voulons, c'est une première étape vers l'avenir, et c'est un premier moyen que je devais indiquer.

En préconisant, dès maintenant, non pas la co-gestion, mais bien le CONTROLE OUVRIER DANS LA PRODUCTION par sa maîtrise, ses techniciens et ses cadres, c'est l'éducation même de la classe ouvrière, pour son émancipation, quant à la direction et aux résultats de la production dans les entreprises que l'envisage.

C'est la découverte par elle dans celles-ci et sur le lieu de son travail, des abus, des escroqueries, des sales combines, et des bénéfices camouflés et souvent exorbitants qui s'en passent, et qui, je l'espère, lui ouvrant les yeux, feront du prolétaire un révolté qui l'amèneront à y mettre un terme par un coup de balai magistral !

On sait qu'ayant moi-même appliqué cette méthode, j'ai obtenu quelques beaux résultats.

Aussi, si en 1936 le monde du travail groupe dans ses syndicats ayant mieux compris la valeur de la cohésion, de l'union et de la collaboration nécessaires entre travailleurs manuels et intellectuels, entre ouvriers et techniciens, entre salariés « en cotes et en faux-cols » ;

Si les cadres s'étaient dit, comme me le disait Pierre Lefaucheux, alors à la Société des Fours, au cours d'une commission interministérielle en 1936, que ce sont les cadres et les techniciens avec les ouvriers qui constituent en fait par leur travail commun le moteur économique d'un pays et en font ou non la richesse ; et que la plus grande erreur des ouvriers est de ne pas comprendre l'importance d'une telle union ; comme celle des cadres, dont l'esprit étroit et présomptueux est de ne pas se rendre compte qu'isolés dans les entreprises ils sont incapables d'aucune action revendicative sans l'appui des masses ouvrières.

Si le monde du travail, dès lors, avait compris tout cela en 1936, il se serait aperçu qu'il était à deux doigts de la Révolution sociale et de ses aspirations !

Malheureusement, son manque de solidarité, son peu de maturité organique, les divisions entre politiciens « de gauche » s'incrustant dans les syndicats pour « piquer » des adeptes à leurs différentes doctrines, mirent fin à cette chance qui, dès son origine s'avérait nettement révolutionnaire !

Aujourd'hui, j'ai dans l'idée qu'il suffirait d'une étincelle syndicale du confiance dans les syndicats de la politique étant exclue) pour rallier les masses de toutes catégories au syndicalisme révolutionnaire pur, comme en 1936... et réussir !

Pourquoi et comment ?

Pourquoi ? Parce qu'en fait, les masses laborieuses ne sont plongées dans la léthargie que parce que dégoûtées des divisions syndicales engendrées par des doctrines philosophiques peut-être valables ailleurs, mais qui n'ont rien à voir dans leur esprit avec le bifteck et le mieux-être immédiat qu'elles réclament.

Parce que pour elles, la C. G. T. n'est qu'un clan de super-as qui se croyant tel, qui n'a que l'idéal pour le travailleur manuel écarté de cette organisation ;

Parce que la C. F. T. C. n'est qu'une organisation syndicale chrétienne liée au M. R. P. c'est-à-dire chrétienne et politique, où le musulman, l'israélite, et d'autres hors l'Eglise n'ont rien à voir ;

Parce que la C. G. T. - F. O. qui se déclare pourtant libre de toute emprise politique lui semble néanmoins être une émanation de socialistes et de francs-maçons, (ce qui reste contestable) ;

Parce que la C. G. T. n'envisageant que le triomphe d'une politique prolétarienne ne contestant pas son attache au Parti communiste et à un Etat plus sectaire par ses principes que le patronat, ne convient pas à son tempérament à la fois individualiste et libertaire ;

Enfin, parce qu'en dehors de syndicats autonomes « vaseux » et sans force d'action ; la C. N. T. est, pour le profane qui ne voit l'anarchie qu'avec des bombes dans les mains, l'organisation non seulement qui lui fait peur, mais encore celle dont les réalisations restent à l'état de visions.

Et tout cela, qu'on le veuille ou non, crève les yeux !

Alors, comment aboutir ?

En faisant d'abord des hommes politiques qui se prétendent d'action sociale, des serviteurs du mouvement syndical subissant son jugement et son contrôle, et non plus des directeurs de conscience ministrables appelés à devenir les défenseurs d'un Etat-patron qui ne répugnant que les autres dont ils deviendront les prisonniers bénévoles et les agents d'exécution autoritaires !

En choisissant une Centrale syndicale paraissant la plus indépendante possible et dont les militants ont donné les preuves de leur action passée, quitte à lui influer un sang nouveau.

C'est ce que j'ai fait avec de vieux camarades militants en restant à notre C. G. T. révolutionnaire des HUIT heures de 1910, à une époque où nous allions sortir des boîtes en grève, à coup de pied au cul, des « jaunes », que pourraient bien devoir aujourd'hui ceux qui la critiquent depuis qu'elle a pris le nom de C.G.T.-F.O. !

En mettant un terme au dénigrement maladif d'hommes qui n'ont que prosélytes à la bouche envers nos militants, mais qui sont incapables d'apporter des solutions aux problèmes qui se posent en ce moment !

En soutenant par l'action le mouvement coopératif, lui aussi à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire dans la production et la distribution ; lui aussi contre l'emprise des syndicats pour « piquer » des adeptes à leurs différentes doctrines, mettent fin à cette cause qui dès son origine s'avérait nettement révolutionnaire !

En enfin

En amenant par la persuasion, ou par certains moyens que je n'ai pas à dater ici, les entreprises à transformer leurs firmes en sociétés à participations ouvrières et en coopératives, par l'amortissement de leurs capitaux à longue échéance au profit de leur personnel souscrivant pour cela des parts destinées à rester à la collectivité.

Ou bien, devant leur incompréhension de l'émancipation croissante des masses ouvrières, les syndicats, présentant leurs cahiers de revendications invitent les travailleurs non pas à se mettre en grève, mais à frelater d'abord la production pour amener la ruine des récalcitrants ; et en cas de fermeture ou de lock-out des entreprises, décréter alors la grève générale aussi bien pour les firmes privées que pour les administrations et les services publics, jusqu'au jour H où la grève ayant assez duré, les syndicats demandent à leurs grévistes occupant les lieux depuis le début, de s'emparer de la production et de la remettre en marche avec les banques et ses administrations.

Ce jour-là, on s'apercevra que la classe ouvrière avec ses techniciens et ses cadres n'a pas besoin de patronat ! Les Coopératives l'ont déjà prouvé !

par Lucien HAUTEMULLE

L'UNITÉ SYNDICALE

Le Comité permanent pour les assises nationales d'unité d'action syndicale est réuni le 24 avril, rue de Grenelle à Paris.

Une cinquantaine de militants qui animent le journal *L'Unité*, ont discuté du problème de l'unité. Réunion assez terne où chacun donna un compte rendu de l'activité syndicale dans son secteur particulier.

Il est à noter qu'à l'exception des cheminots de Caen qui, sous l'impulsion du dynamique Devouge, ont créé un syndicat unique à tendance révolutionnaire, aucun des secteurs du mouvement de l'unité n'est encore parvenu à des résultats tangibles.

La plupart des participants à ces assemblées unitaires n'ont pas encore compris que l'unification syndicale ne doit pas être un simple rapprochement de faux-amis. C'est de ce préjugé qu'il faudra se débarrasser.

Henri WALTER.

Les Jeunesses syndicalistes F. O.

UN CONGRÈS MAL INSPIRÉ

par GRISET

Secrétaire général adjoint des Jeunesses syndicalistes F. O.

Nos lecteurs savent les remous provoqués au Congrès F. O. par la motion présentée par les Jeunesses syndicalistes de cette centrale. Maladroitement défendue peut-être, mais pleine d'idées généreuses, cette motion fut rejetée par la majorité confédérale conservatrice. Nous en publions ces quelques extraits et commentaires qui nous sont communiqués par Griset, le jeune secrétaire général adjoint des J.S.F.O. (N.D.L.E.)

Une politique de la Jeunesse, si elle implique dans notre pays tant une réforme de l'enseignement que le développement des sports et loisirs, exige également de profondes modifications dans le cadre de notre structure économique et sociale.

Or, il ne nous apparaît pas possible de lui donner un caractère efficient sans parvenir à :

I. L'équilibre démographique de la France ;

II. la réduction des heures de travail ;

III. l'amélioration du pouvoir d'achat de tous les travailleurs. Les Jeunes syndicalistes revendiquent en conséquence :

— Le prolongement de la scolarité jusqu'à 17 et 18 ans comprenant un enseignement technique ;

— Une retraite égale pour tous au bout de trente années de service ;

— La réduction du service militaire, le plan d'aménagement scolaire, les loisirs, les sports, l'interdiction de l'alcool aux moins de 20 ans.

Le congrès F.O., après six interventions et une heure trente de débats, a renvoyé la motion au C.C.N., lequel l'a expédiée à la C.E.

Les membres de la commission ainsi que ceux de la Fédération furent qualifiés d'inconscients, d'utopistes et même d'intellectuels (sic), ce qui nécessite une explication.

Soyez rassurés ! ce ne sera pas en termes acrimonieux ou péjoratifs, il y a ses exemples, même quand ils émanent du comportement des adultes, que nous nous refusons d'imiter.

A) LE DESEQUILIBRE DEMOGRAPHIQUE.

En 70 ans, la population de Paris a augmenté de 70 % et sa banlieue de 500 %. Quant au département de la Seine, de 1830 à 1936, sa population est passée de 900.000 à 4.900.000 (12 % de la population française).

Pour Paris et sa banlieue, le temps perdu en transports représente l'activité de 200.000 ouvriers (effectif de l'industrie cotonnière).

L'éloquence de ces statistiques évoque parfaitement le déséquilibre économique et social qu'il y a, auquel conduit une stupide volonté de centralisation.

B) L'AUTOMATISATION INDUSTRIELLE.

Son développement, fonction de la recherche scientifique et de la capacité des ingénieurs, tend à remplacer la main-d'œuvre. Cela est certes plus net dans les pays mais comparativement au siècle dernier où l'industrie était à ses débuts et l'apanage des capitalistes pays évolués, dans le monde entier des nations jusqu'ici dépourvues de potentiel industriel, se sont efforcées, notamment au cours du dernier conflit, de se substituer à leurs fournisseurs. Par ailleurs, les événements internationaux ont incité de puissants financiers à investir des capitaux dans des régions dépagnées du centre d'attraction traditionnel. Citons l'Afrique du Sud, l'Amérique du Sud, l'Inde, des, l'Asie, qui nous offrent de nouveaux visages dont le caractère est indiscutable.

Les solutions ne résident-elles pas par conséquent dans la réduction des heures de travail, prévue par Thomas Morus au XVIe, ainsi que dans la planification de la production en fonction des nécessités tant en France qu'en Europe ?

C'est en raison de ces perspectives que les Jeunes ont revendiqué aussi la retraite nationale après trente années de service, tel que cela est appliqué en Argentine.

A ce sujet, Bossis a prétendu que cela n'entrait pas dans le cadre de notre action. Seulement, comme aucune commission adulte n'avait pris à son compte une formule contre le cumul d'emplois, il nous a demandé de l'inclure dans notre motion...

C) AMELIORATION DU POUVOIR D'ACHAT.

Nous pensions surtout à ces jeunes travailleurs, parfois mariés, qui perçoivent un salaire mensuel de 25.000 francs environ. Dans le secteur Etat, ils sont victimes d'un processus aussi absurde que surannié, ils touchent au départ la moitié du salaire maximum qu'ils sont susceptibles d'atteindre dans leur catégorie, laquelle comporte généralement six échelons à franchir tous les deux ans et demi.

Y a-t-il un homme politique qui peut prétendre s'appuyer sur cette Jeunesse et vouloir donner une impulsion aux sports et loisirs dans ces conditions ? Quelle que soit sa bonne volonté, l'obstacle est trop important.

Qu'il nous soit permis de rappeler qu'à la suite d'une lettre adressée à M. Mendès-France, son directeur de cabinet nous avait promis que ce problème serait soumis au conseil des ministres.

D) PROLONGEMENT DE SCOLARITE.

Vieux de trois quarts de siècle, notre système est un des rares à subsister parmi les pays modernes.

Mais qu'importait pour notre contradicteur l'intérêt pour les Jeunesses prolétariennes de s'éduquer, que lui importait que des milliers de Jeunes ne trouvent pas d'emploi, que lui importaient les conséquences techniques, d'une économie qui veut conserver son prestige.

Nous sommes navrés de l'inviter à comprendre le degré de construction de l'apprenti de 1925 et celui de 1955. Pour s'en convaincre, qu'il se dirige un jour vers les cours de formation spéciaux de la Régie Nationale Renault. Là, pourvus d'un bagage du niveau du B. E., les élèves effectuent quatre années d'apprentissage. Ce n'est pas un cas unique et il se généralisera.

E) L'INTERDICTION DES BOISSONS ALCOOLIQUES.

La « Gazette de la Santé » à laquelle collaborent d'éminents savants apprenait qu'en 1950, le nombre des déficients atteignait 1.500.000, que celui des maladies mentales dues à l'alcoolisme s'accroissait rapidement.

Ce phénomène est aujourd'hui confirmé du haut de la tribune de l'Assemblée nationale :

de 1940 à 1945 : 110.000 à 65.000 ;
de 1946 à 1952 : 97.000.
Prévision pour 1957 : 122.000.

En 1952, lors du débat parlementaire sur le budget de la Santé publique, le ministre Pierre Cavel David affirmait que 7,3 % du revenu national brut et 10 % des dépenses de consommation privée passèrent dès 1950 en boissons alcoolisées.

Pouvons-nous, par ailleurs, ne pas méditer sur les conséquences inéluctables qu'engendreront les incroyables cas d'alcoolisme infantile révélés par le docteur Serin des hôpitaux psychiatriques ?

Enfin, l'évolution des crédits consacrés au budget de la Santé publique résument à eux seuls une situation dramatique que d'aucuns contestaient :

1952 : 48 milliards 934 millions.
1953 : 58 milliards 629 millions.
1954 : 61 milliards 896 millions.
1955 : 71 milliards 41 millions.

Par contre, pour la Jeunesse et les Sports, les crédits étaient les suivants :

1953 : 2.532.303.000.
1954 : 1.491.447.000.

En vérité, nous sommes persuadés que le congrès a été mal inspiré en rejetant ladite motion.

A un moment où toutes les organisations syndicales, politiques, confessionnelles, se préoccupent de former des prosélytes, il est regrettable de dire qu'une majorité de notre centrale F.O. n'a su qu'entériner des critiques.

J'espère, pour ma part, qu'il n'y avait là qu'une mauvaise interprétation et que l'assaut lancé contre les Jeunes n'était pas l'œuvre concertée de quelques « bonzes » en mal de sympathie avec notre mouvement ou notre attitude d'esprit.

REFLEXIONS SUR "L'UNITE CHRETIENNE"

C'EST à une bien étrange conférence que nous avons assisté le 21 janvier 1955, salle des Concerts, au Mans. Le Guillou, Révérend Père Dominicain de son état, est venu, devait un auditoire bien pensant autant que clairsemé, traiter le problème de « l'Unité (?) chrétienne ». Le diable (sans doute informé et invité par la Providence) assistait à ladite conférence en la modeste personne de votre serviteur.

Après avoir constaté l'évolution du mouvement chrétien, M. Le Guillou nous fit part d'une connaissance parfaite du mouvement protestant qui, à son dire, est devenu un mouvement missionnaire représentant la **Totalité de l'Eglise**, prêchant la **Totalité de l'Evangile** à la **Totalité du Monde**. Ce mouvement « totalitaire » chrétien a eu son origine au mouvement œcuménique d'Amsterdam en 1948. Le dit mouvement comprenait non seulement les 163 Eglises réformées mais aussi les orthodoxes. La différence essentielle entre ce mouvement œcuménique et les mouvements précédents réside dans le fait que l'esprit de Mission a pris le pas sur l'esprit de Réforme. Le R. P. Le Guillou insista sur cette modification et signala que des résultats positifs importants étaient à compter à l'actif du mouvement œcuménique sus-nommé qui s'est de nouveau réuni à Evanston (U. S. A.) avec un succès grandissant.

Ce succès n'est pas sans inquiéter l'Eglise catholique, tenue à l'écart pour divergences doctrinales. Le R. P. Le Guillou demanda aux catholiques d'élargir leur manière de concevoir l'apostolat et de « penser » catholique à l'échelle mondiale. De plus, dans un mouvement de « fraternelle charité chrétienne », le R. P. Le Guillou a parlé d'« Unité chrétienne » dans le but, disait-il, de faire face.

C'est dans cette formule « faire face » que l'on perce à jour les intentions du bon apôtre. Déjà avec une subtilité dialectique consommée, notre brave dominicain excluait les « sectes » mêmes chrétiennes et ne parlait d'unité tactique qu'avec les Eglises protestantes et orthodoxes. Cette formule « faire face » montrait qu'en esprit on était plus près de monter que d'embrasser. Pour l'athée anarchiste, il est apparu bien singulier que l'ordre organisateur de l'Inquisition, pourfendeur et rôtisseur d'hérétiques, fût celui qui parlait d'unité. Ces gens-là comptent vraiment trop sur la faculté d'oubli des hommes et leur toupet est énorme, maintenant que leur étoile pâlit, de vouloir aux mêmes hérétiques de les sauver du naufrage. Il est étrange d'entendre parler de liberté de conscience à ceux qui en sont les portionnaires impénitents. Ce chrétien, il y a le Portugal, il y a l'Italie, il y a l'Argentine et la plupart des pays sud-américains, il y a surtout l'Espagne où le bras séculier représenté par le sinistre Franco est au service à la dévotion de l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine. Et cela de nos jours ! Qu'en pensent les protestants ?

Non, Monsieur Le Guillou, malgré vos caméléonesques virevoltes, malgré vos hypocrites crises de mansuétude à l'égard de ceux dont vos ancêtres ont torturé ou assassiné les prédécesseurs, vous ne pourrez sauver ce qui s'est condamné soi-même par sa fausseté et son imposture. Le monde ouvrier s'éveille. Si vos prêtres-ouvriers et votre abbé Pierre peuvent encore, un temps, faire illusion, la réalité est là, brutale : vous ne prêchant le feu plus qu'un moribond ! Demain, sa putréfaction éloignera de lui ceux qu'illusionne votre paternalisme politicien. Le catholicanisme, la plus jeune de toutes les religions, monstre de plagiat, s'effondrera dans le cloaque où elle voudrait précipiter les autres parce que la duplicité ne paie pas.

La seule unité sera celle des travailleurs qui assurera la Paix du Monde dans la Liberté contre les politiciens et les prêtres.

Paul MAUGET.

Ce que le « Courrier de l'Ouest » n'a pas voulu publier :

NON ! Mme Christine le taudis n'est pas le vrai coupable

NOUS avons reçu trop tard pour pouvoir l'insérer dans notre précédent numéro, cette lettre, que notre ami Albert Perrier, militant syndicaliste d'Angers, avait adressée au « Courrier de l'Ouest ». Le jeu cru de voir la publier. Nous nous faisons un plaisir de pouvoir à cette carence regrettable, alors que tant de gens « installés » se liguent pour étouffer toute expression de la vérité. Les faits sociaux abordés avec clairvoyance par Perrier, sont et seront toujours d'actualité, aussi longtemps que les libertés, économique et morale, ne seront pas acquises à l'Homme.

J. L.

Vous avez, madame, écrit dans ce journal, au sujet de l'affaire de la rue Saint-Nicolas, un article s'adressant à la maman du coupable.

Je ne vous ferai pas sur ce terrain. Les sentiments que vous manifestez sont à retardement.

Vous laissez entendre que des jeunes gens, obligés de cohabiter dans des taudis, risquent de mal tourner. Si le malheur, qui s'acharne aux familles, veut que la vie passée dans ces maisons centenaires et délabrées, pousse certains de ces habitants à se révolter contre les responsables de cet état de choses, il est mal venu de prétendre que les taudis sont uniquement la cause de ces actes regrettables.

Y a-t-en à d'autres que vous passez volontairement sous silence.

C'était pour vous l'occasion tant recherchée de faire du sentiment avec un « panier percé ».

Vous semblez, madame, vouloir cacher à vos lecteurs que les familles et les jeunes gens vivant dans des taudis, ne sont pas pour autant de la graine d'assassin.

D'autres gens, d'autres jeunes gens de bonne famille, ayant une situation, un lit, un toit, sont aussi des coupables que la morale reprouve.

A travers la France, quantité de gens, décorés, bien en place, se laissent aller à des actes malhonnêtes. Pour eux, c'est l'étouffement, aucune publicité dans la presse, compromission du « pouvoir » ni ne fait pas que la classe des privilégiés soit entachée par la mauvaise quantité de ses semblables. C'est un mot d'ordre.

Dans ce même journal, vous avez lu, je pense, l'histoire d'un autre jeune homme, un étudiant de dix-sept ans et demi, fils de bonne famille, honorablement connu qui abat d'un coup de revolver un ancien chauffeur de taxi, pour le voler. Cela lui a rapporté 2.500 francs. Quelle horreur ! Avait-il besoin de tuer ? Ne venait-il pas de dérober 470.000 francs à ses parents ? Le taudis n'était pas la cause de ce crime affreux.

Je suis, madame, contre la violence. Je ne comprends pas que l'on tue, soit par passion, ou par commandement, soit individuellement, ou collectivement, pour quelque cause que ce soit. Le crime me répugne et me révolte, mais je me refuse de condamner, car a tout effet, il y a une cause et pour moi, pas de question, la société est coupable.

Le meurtrier d'Angers avait, hélas, été à bonne école ! La guerre d'Indochine lui avait appris à se servir d'une arme, l'arme blanche. Il avait confiance en son auréole de héros, et pour qui ? Et pourquoi ?

Si vous voulez le savoir, madame, lisez le livre édifiant de M. Arthur Laurent « Le Bagne d'Indochine et la piastre ».

Pour l'un, tuer était devenu une habitude, pour l'autre, une vie facile. Jeune désœuvré, ignorant le travail, il quitte le lycéen, toujours de l'argent. Il achète un revolver librement, sans contrôle, et il tue, et voilà pourquoi, madame, je considère la société pleinement responsable en face de ces deux faits.

Vos mea culpa, n'efface rien à la responsabilité que vous portez comme tout le monde, car nous n'avons pas fait ce qu'il fallait pour éviter cela. Vos prêmolos ne changeront rien. Vous avez dix ans de retard, nous avons plusieurs générations de fausse morale qui pèse sur les jeunes générations d'aujourd'hui.

Nos jeunes se perdent. Pour les sauver, il faut plus que des gémiades, il faut du travail, il faut leur donner les moyens de vivre librement et honnêtement ; avec des salaires suffisants. Il faut les émanciper vers la lumière, vers le bien, il faut, enfin, satisfaire leurs ambitions.

La société dépense de nombreux millions pour les œuvres de mort, il est grand temps qu'elle sauve la jeunesse qui est notre avenir, autrement, c'est la ruine, et nous ignorons tous de quoi sera fait demain.

Albert PERRIER.

par Lucien HAUTEMULLE

MISE AU POINT

Il est bien rare de tenter une œuvre grande et belle sans être en lutte aux petitesses et aux railleries.

Nous en payons l'expérience.

Une feuille qui mériterait mieux et que sa tendance anarchiste-syndaliste devrait mettre à l'abri de la calomnie, faute de nous attaquer à visage découvert tente de salir certains de nos camarades.

Il est reproché aux uns d'être des suppôts de l'Etat parce qu'ils exercent des fonctions, aux autres de ne pas se nourrir de l'air du temps et de dénoncer un manque à gagner lorsque la défense de leurs idées les éloigne de leur domicile.

Sans doute les mencurs du « combat syndicaliste » doivent-ils oublier d'affranchir leur lettre lorsqu'ils écrivent et de payer leur billet lorsqu'ils voyagent pour ne pas se faire complices de l'Etat qui en est profiteur. Sans doute aussi n'ont-ils pas de grands soucis sociaux pour trouver du temps pour parfois commérages.

Faut-il ajouter que leurs attaques ne citent personne nominalement, selon le style chez un jésuite et aux néo-jésuites de tous calibres.

Passons et poursuivons notre lutte, nous n'empêcherons les roquets de japper.

Maurice LAISANT,
secrétaire aux Affaires extérieures

RÉUNIONS — CONFÉRENCES — SPECTACLES — ACTIVITÉS DIVERSES

GROUPE
LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
CONFERENCE PUBLIQUE
Vendredi 13 mai à 21 heures
SALLE TRETAIGNE
7, rue Trétaigne (Me Joffrin)
Sujet :
La classe ouvrière et l'école publique
Orateur :
Roger HAGNAUER
Entrée libre

LA VIE DE LA FEDERATION

● **PARIS. — Groupe libertaire Louise Michel.** — Réunion du groupe, vendredi 6 mai à 21 heures, à l'adresse habituelle. Le quart d'heure du militant sera traité par René KERAVISE. Présence indispensable.

—o—

Les camarades ayant à leur disposition des numéros du « MONDE LIBERTAIRE » (n°s 1, 2, 3, 4, 5) invendus, sont priés de les faire parvenir à la commission administrative (Vincey, 17, rue du Temple, Paris-1e), le plus rapidement possible afin de compléter les collections de réserve.

—o—

● **PARIS. — Cercle libertaire de la Rive Gauche.** — Les réunions publiques sont suspendues jusqu'à octobre. L'activité du groupe demeure. Prochaine réunion mardi 10 mai à 20 h. 45. Entre à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris-7e pour convocation particulière ou téléphoner à SEGur 09-68 le 9 mai entre 19 et 21 heures.

● **THIERS.** — Pour l'activité et la propagande anarchiste dans la région de Thiers, les camarades peuvent se mettre en relation avec Dugne, aux Richardes ; **Le Monde Libertaire** est en vente à la Librairie-Journaux.

MAISONS-ALFORT. — Cercle d'Etudes sociales Elisée-Reclus, vendredi 6 mai à 21 heures, 49, rue Jean-Jaurès : **Le Monde nouveau et la formation de l'homme, par Yvonne HAGNAUER.**

—o—

● **MARSEILLE. — Groupe anarchiste.** — Réunion d'information le 8 mai à 9 heures, Bars PROVENCE, 2, cours Lieutaud. Pour tous les camarades sont priés d'y assister.

—o—

● **LYON. — Groupe libertaire.** — Local C.N.T., 60, rue Saint-Jean. Permanence tous les mercredis à partir de 20 h. 30 et réunion tous les mercredis en quinze.

Vient de paraître : **L'Homme et la Liberté, par Ch.-Aug. BONTEMPS.** Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

—o—

● **PARIS. — Les Amis du Chevalier de la Barre (Libre Pensée)** nous demandent de rétablir le dimanche 22 mai pour profiter d'une journée de grand air en participant à leur sortie annuelle en autocar.

Les renseignements complémentaires, c'est-à-dire : destination, heure et lieu de rendez-vous pour le départ, prix, etc., vous seront communiqués ultérieurement. S'adresser à Mme Perceau, 22, boulevard Barbès, Paris-18e.

● **PARIS. — Centre « L'Unique ».** — Réunions bi-mestrielles : Café « Au Tambourin », 10, rue de la Bastille (1er étage).

— Samedi 7 mai à 15 heures : **Du danger de consulter les oracles, par Anne SALVA.**

— Dimanche 8 mai à 15 heures : **Présentation d'Arthur SCHOPENHAUER, par André SEZ.**

— Lundi 9 mai à 15 heures : **Etre humain, être soi, par Kienné de MONGEOT.**

—o—

EDITIONS « CONTRE COURANT » Voici les titres des prochains fascicules de « Contre Courant » :

— **Louis HOREY : La Nation et l'Etat face à la paix ;**

— **Helmut RUDIGER : Le Syndicalisme libertaire en Suède.**

Abonnement pour dix mois : 300 francs, à Louis LOUVET, 34, rue des Bergers, Paris-15e. C.C.P. 680-87 Paris.

● **« La Société humaine »,** revue d'humanologie du mouvement humain. Directeur-fondateur : Georges BARTHES, administrateur : Georges BARTHES, rue du Lavoir, Mazamet (Tarn).

PARIS

● Si vous voulez connaître les revendications et les thèses propagées par « Fin dehors » et par « l'Unique », procurez-vous contre envoi d'une enveloppe timbrée à 15 fr. à E. Armand, 22, Cité Saint-Joseph, Orléans, une collection de 40 extracts sur l'individualisme-anarchiste.

—o—

● **« LA FLAMME PURIFICATRICE »,** Bulletin trimestriel de la société pour la propagande de l'Indénatation, 24, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris (3e).

—o—

● **TERRE ET LIBERTE,** bulletin trimestriel de la Ligue pour la réforme fiscale et le libre-échange, directeur-gérant A. Daudé-Bancel, se signale à l'attention de nos camarades. Abonnement pour 4 numéros : 80 francs. Exemplaires spécimens contre 30 francs adressés à Daudé-Bancel, 3 bis, rue Pasteur, à Montil-Bazard (S.-L.). C.C.P. 1577-22 Rouen.

—o—

● **« Jeunes » LIBERTAIRES** (Bulletin de liaison n° 12) vient de paraître. Courier à Paulette POURRIZ, 80, bd de Picpus, Paris-12e.

— Nos Propagandistes —

CH.-AUG. BONTEMPS

Le Démocrate devant l'Autorité ..... 200 fr.
L'Homme et la Race .. 200 fr.

LES CAHIERS FRANCS

4, r. G.-Rouanet (Paris (18e) Franco par CCCP Paris 787-88 et à la librairie

Joyeux, 53 bis, rue Lamarck Paris (18e)

● **EDGAR WOLFF,** professeur agrégé de philosophie, publie un livre intitulé **« L'Individualisme radical fondé sur la caractérologie,** Ed. Wolff, 9, rue Chalgrin, Paris (16e).

CAUSERIES D'INITIATION

les samedis à 18 heures précises
Salle des Sociétés Savantes
28, rue Serpente, PARIS-6e
7 MAI
Le communisme libertaire
14 MAI
Marcel JACQUOT
Darwinisme et philosophi sociale
21 MAI
Ch.-Aug. BONTEMPS
La liberté est-elle un mythe ?
« Les réponses de l'Histoire et de la biologie »
28 MAI
Maurice JOYEUX
Une révolution picturale : La peinture abstraite

A l'occasion du 1er mai
la 2e région de la C.N.T.-A.I.T. organise un
MEETING
12, rue du Renard
(Me Hôtel-de-Ville)
Dimanche 1er mai à 15 heures

S.I.A., 21, rue Palaprat, Toulouse. — Nos camarades viennent d'éditer un bulletin semestriel très intéressant, au prix ed 70 francs l'unité. Il est recommandé à tous de lire ce bulletin et de s'y abonner.

—o—

PRÈS DE NOUS

● **LA ROCHELLE. — LIBRE PENSEE INTEGRALE.** — Le mercredi 27 avril 1955, à 21 heures, salle de l'Oratoire, **La Rochelle, conférence publique et contradictoire avec le grand conférencier Georges LAS VERGNAS,** ancien vicaire de la cathédrale de Limoges, ancien aumônier du lycée.

NON, PAS DE SUBVENTIONS AUX ECOLES LIBRES !

Cette question sera débattue avec logique devant l'impudente imposture du clérical.

Abrogation immédiate des lois Barrangé et Marie.

Cette conférence fera suite à celle du 28 avril 1954 :

Pourquoi j'ai quitté l'Eglise ?
et celle du 15 décembre 1955 :
Non, Jésus-Christ n'a pas existé !

—o—

● **LILLE. — C.N.T.** — Dimanche 1er mai à 10 h. 30, café Alphonse, 12, rue du Molinel, **REUNION DE PROTESTATION REVENDICATIVE** avec le concours du camarade Yves PRIGENT, qui dira ce qu'est le syndicalisme révolutionnaire et comment mener la lutte pour l'action directe basée sur la charte d'Amiens.

GRAND MEETING DES FORCES LIBRES DE LA PAIX

Salle des Sociétés Savantes, rue Danton
MERCREDI 4 MAI, à 21 heures
Sous la présidence du Pasteur **M. VOGE**
HALTE AU SUICIDE UNIVERSEL
et à sa PREPARATION
avec
le Professeur Pierre GIRARD - Pasteur ROSER
Ch. A. BONTEMPS - l'Ecrivain allemand GLASER
Marceau PIVERT - J. SAVARY - HEMEL

Le « Monde Libertaire » est en vente :

IIe arr. — Métro République, côté rue du Temple.
IVe arr. — A Contre-courant, 11, rue de Sévigné.
Ve arr. — Librairie - Journaux, 101, rue Mouffetard.
Ve arr. — Librairie Vertiges, 39, rue Descartes.
VIe arr. — Kiosque face, 147, bd Saint-Germain.
IXe arr. — Gare Saint-Lazare, cour de Rome, près épicerie Terminus.
Xe arr. — C. N. T., 21, rue Saint-Martin.
XIVe arr. — Librairie Economique et Syndicale, 198, av. du Maine.
XVIIIe arr. — Au kiosque Barbès, place Château-Rouge ; Librairie du Château du Rouleau, 53 bis, rue Lamarck.
Kiosque bd Barbès, Place Château-Rouge.

A ORAN (Algérie) : dans la plupart des kiosques.
ALGER : Pavia, 77, rue Michelet ; Librairie Lacroix, 24, place Hoche ; Moutet, 72, rue Sadi-Carnot ; Librairie Tabuteau, 109, rue de Lyon ; Bellerbi, 115, rue de Lyon ; Zevrouski, 132, rue de Lyon.

UTILISEZ LE BULLETIN D'ABONNEMENT CI-DESSOUS :

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros : 250 fr.

NOM (1) .....
Prénoms .....
Adresse .....
A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple — PARIS
(1) Le nom en majuscules. C. C. P. PARIS 10.569.77

REGARDS sur le MONDE

Les syndicats suédois et la co-gestion

La co-gestion des entreprises — Etat-Patronat - Prolétariat — est le problème moderne que les centrales syndicales et le monde entier doivent résoudre. Les syndicats allemands de l'Ouest l'ont incluse dans leurs revendications immédiates. Dans ces colonnes, notre camarade Hautemulle en fait son thème central, une forte majorité de F.O lui est favorable. Le « Dagtidningen Arbetaren », organe des syndicats suédois adhérents à l'A.I.T., publie une série d'articles consacrés à la co-gestion des mines.

Qu'il parle d'administration ouvrière ou de démocratisation de l'entreprise, l'Ami Arbetaren, auteur des articles dont nous tirons ces extraits, met en relief la nécessité pour le prolétariat de gérer la production. Qu'il parte de cette gestion avec le capitalisme ou l'Etat ou qu'il gère exclusivement, c'est là où les courants s'opposent.

Nous pensons que cette position des syndicats suédois alimentera le debat ouvert sous les auspices du « Monde libertaire ». **J. L.**

L'ETAT suédois doit racheter la moitié des actions de la LKAB (Compagnie des Mines du Nord) qui se trouve aux mains de capitalistes privés — voilà la conclusion présentée par une commission d'enquête qui vient de terminer son travail. Jusqu'à maintenant, cette compagnie était contrôlée à demi par le capital privé, à demi par l'Etat. Dans cette situation, la social-démocratie suédoise devra ou accepter la solution que la commission trouve bien motivée du point de vue social et économique, ou bien elle devra la refuser. Il s'agit là d'une décision historique avec des conséquences politiques qu'il ne sera pas possible d'éviter.

Si l'on analyse les points de vue de la commission, on peut arriver à la conclusion que le rachat peut être justifié du point de vue économique. Il est à peine probable qu'une administration des mines du Nord par l'Etat seul produirait des désavantages économiques pour la communauté comme tels et pour les travailleurs employés dans les mines. Mais cela est seulement l'un des aspects du problème. Il y a aussi des valeurs sociales d'un caractère différent. Est-ce qu'on doit priver de pouvoir chez les ouvriers un dégoût de travail en donnant une influence énorme à la bureaucratie, à un pouvoir monopoliste éloigné de la place de travail ? Nous croyons que ce danger existe réellement. On nous répond que la suppression du pouvoir du capital privé implique une amélioration de la sûreté sociale de tous les ouvriers, pris individuellement. Cela peut être vrai, comme vérité abstraite, mais nous ne devons pas méconnaître le grand danger qui réside dans la concentration de tout le pouvoir économique dans une seule main — celle de l'Etat.

Il y a un chemin pour éliminer les désavantages qu'on veut supprimer par le contrôle d'Etat, un chemin qui évite en même temps les risques que la nationalisation doit impliquer. C'est la *décentralisation de l'entreprise*. Le rachat des actions saurait être accepté sous une seule condition : que les travailleurs et tous les employés au sein de l'entreprise reçoivent le droit d'une co-gestion réelle, soit par l'organisation d'une administration purement coopérative, soit par une forme quelconque de démocratie industrielle efficace qui donne aux travailleurs *une influence décisive*.

Le problème est sans doute d'une importance vitale quelque, selon notre opinion, d'un point de vue un peu différent de l'opinion générale qui se manifeste aujourd'hui. On voit la possibilité d'un choix entre une compagnie plus ou moins privée et la nationalisation par l'Etat, et rien de plus. L'Etat, déclare-t-on, donnerait plus de satisfaction aux intérêts sociaux vus dans le cadre national. Pour la presse socialiste, une des questions les plus intéressantes paraît être celle-ci : que feront les mineurs du Nord dans deux cents ans, quand les mines seront épuisées et les derniers wagons de minerai auront roulé vers Narvik ou Lulea ? On opine que l'Etat doit prendre le contrôle du minerai immédiatement pour pouvoir arranger la situation au moment où ce minerai n'existera plus.

De notre point de vue syndicaliste, la question est différente. Nous pouvons nous déclarer d'accord avec le secrétaire du syndicat des mineurs qui refuse l'Etat-patron. Nous adhérons aussi à la déclaration de certains journaux qui font constater que l'exploitation des mines, à présent, est bien organisée du point de vue d'une productivité efficace. Mais pour les syndicalistes, il y a quelque chose qui manque dans ces deux cas, non seulement dans la compagnie privée mais aussi sous l'Etat-patron. Et ce qui manque c'est le droit des travailleurs d'intervenir dans l'administration de l'entreprise, dans la direction de la production et dans la distribution de son résultat.

Cette intervention ouvrière s'impose par deux raisons différentes. D'abord, il s'agit de la démocratie d'entreprise, de la satisfaction que les travailleurs doivent trouver dans leur activité productive et des intérêts économiques de ceux-ci. Mais aussi seule la démocratisation de l'entreprise peut garantir l'incorporation harmonieuse de l'ensemble social, qui justifie le rachat des actions privées, selon l'opinion des socialistes. Mais il y a une différence quant à la conception de l'ensemble social. Les syndicalistes veulent édifier la démocratie en bas, ils veulent une économie « planifiée » au moyen d'une coordination volontaire, tandis que l'Etat veut la décréter, dans une forme ou l'autre.

Du point de vue pratique, nous pouvons donc dire dans la situation donnée ; le rachat, est acceptable sous la condition que l'Etat se contente d'être le propriétaire des mines, mais en accentuant fortement l'idée coopérative de production par les mineurs. Une utopie, s'écrie-t-on. Mais pourquoi ? Le travail doit continuer et une nouvelle administration doit être organisée au cas où l'Etat se charge des mines L'organisation d'une administration coopérative serait possible sans faire des changements dans l'appareil social de l'usl la existante. Selon nos informations, il y a des personnes capables dans toutes les fonctions de cet appareil. Mais il faudrait éliminer les représentants de l'ancien capital privé et créer une nouvelle administration centrale. Pourquoi les mineurs ne sauraient-ils pas élire les personnes capables de se charger de cette administration ? N'est-il pas généralement accepté que les mineurs travaillent en tant que citoyens savent élire des représentants politiques, et par cela, indirectement, le chef du gouvernement et les ministres ? Une administration élue par les travailleurs des mines serait sans doute une direction capable dont l'efficacité serait absolument équivalente à celle de l'administration de la compagnie actuelle.

Il serait possible de donner aussi à l'Etat une représentation dans l'administration coopérative, où il pourrait veiller à certains intérêts « nationaux ». Mais dans ce cas les conditions de cette collaboration devraient être bien définies de façon que l'entreprise coopérative garde la majorité dans l'administration, avec la responsabilité pratique pour la production dans les mines.

Evert ARVIDSSON.

« Dagstidningen Arbetaren », mars 1955.

Appel en faveur des victimes de la dictature en Bulgarie

Un nouveau vent de terreur s'est déchaîné en Bulgarie contre les ouvriers et les intellectuels d'avant-garde acceptant sur la dictature implantée par les communistes.

Les prisons et les camps de concentration sont remplis de vrais révolutionnaires et antifascistes qui sont mêlés et que l'on confond à dessein et ignominieusement avec les éléments réactionnaires.

La Commission d'aide aux antifascistes de Bulgarie s'est adressée à S.I.A. lui demandant la solidarité du prolétariat conscient et des mouvements d'avant-garde antitotalitaires. Le Comité National de S.I.A. se fait l'écho de cet angoissant appel et de la nécessité urgente qu'il y a de porter secours aux victimes de la dictature bulgare, aussi cruelle et dénuée de pitié que la dictature espagnole. Tous les régimes totalitaires se ressemblent et s'inspirent dans les procédés employés.

Il est indispensable que tous les hommes de conscience libre, que tous les ennemis de la dictature, rouge, blanche ou noire, se rallient à l'appel des amis du peuple bulgare.

La terreur gouvernementale oppressive se poursuit en Bulgarie, en Espagne, en Argentine, dans toutes les parties du monde où les peuples sont tombés sous la violence organisée de l'Etat totalitaire.

S.I.A. reproduit et interprète cette nécessité de solidarité morale et d'aide matérielle, et prend l'initiative d'une souscription en faveur des victimes de la terreur en Bulgarie, accueillant avec sympathie l'appel des camarades bulgares.

Camarades antifascistes et antitotalitaires du monde ! Contre toutes les dictatures ! Pour les victimes de la terreur gouvernementale sous quelque forme que se soit ! Pour les droits et les libertés de l'homme et du citoyen ! Pour les prisonniers antifascistes bulgares, envoyez vos dons au Conseil National de la S.I.A., 21, rue Palapirat.

Notre souscription

Groupe de Toulouse, 250 : Mad. François, 250 ; Rousseau, 200 ; Arru, 2.000 ; Vinas, 250 ; Boix, 250 ; Bruno, 100 ; Lochu, 100 ; Merbiek, 190 ; Bouchet, 100 ; Bouloul, 100 ; Klaub, 250 ; Guyet, 100 ; Landron, 50 ; Roche, 100.

Lille, 1.000 ; Huffec, 500 ; Odette, 1.000 ; Vincent, 1.000 ; Laurent, 750 ; Gomez E., 1.500 ; Edgard M., 500 ; Marin, 500 ; Jose, 500 ; Martin, 500 ; Figuero, 500 ; Groupe Le Maus, 300 ; Palin, 250 ; Chatelin, 250 ; Pour un hebdomadaire vite, Lecoin, 10.000.

(A suivre).

La véritable leçon de Bruxelles

GOTT FORDOM !

Il y a de la vague dans le bénitier. C'est que ça gueule chez Dieu. D'Anvers au Borinage, petits et grands prélats se tortillent les phalanges. Trois milliards de francs Edgar Faure menacent d'en jouer un air ; ces trois petits milliards que le precedent cabinet belge a courageusement ajouté à l'école de la vertu ; son opulence semblait l'edredon de plumes ; a présent ce sera raide comme un fauteuil Voltaire.

Affolement à Bruxelles. L'Eglise fermente. Tel un vulgaire quarantaliard, le cardinal Van Roey descend dans la rue, installe son P.C. au bistro ; c'est plus sympathique. Aux bigots se joint la racaille recrute accourue des Flandres, cette chouannerie du Nord. L'université divine de Louvain mobilise, commande du désordre ; elle fait d'ailleurs ses périodes d'instruction chaque année, lors du pèlerin de la Saint-Nicolas ; là se solde a peu près toute sa gloire.

En haut, dans les sphères dites bien, la chamber est d'une grandeur gothique. On n'y flirte pas entre chats et cochons d'Inde. Un leader socialiste menace la grève generale, une gigantesque contre-offensive d'un peuple qui aura quelque chose à défendre, la triste école sans Dieu, la liberté de ses gosses, une cause enfin qui lui tient plus à cœur que les « grands problèmes » urgents chers à la presse francaise.

On se sent chez nous, au bon vieux temps du père Combes, quand les betteraves ne pousaient pas encore sur le pont de la Concorde ; on les semait seulement. Les deux camps sont outragueux. Quasiment pas de neutre dans ce Bruxelles où l'air est lourd avant la bagarre. Si les flics. La gendarmerie montée, royale et sabrée tombe comme mars en carême au seuil du réfectoire des hospices ; elle cogne dur, mou, égratigne une brochette de calottins. Le roi, l'Etat, la rue sont sauves, les nocions chrétiens aussi : ils ne recevront pas la raclée qui les attendait en face. Le Poujade rouge de Malines n'aura pas ses martyrs ; tant mieux, sa noble institution en est encouragée. Le ministre Collard maintient ferme ses projets ; attention au père Ignace, M. le Ministre !

L'ordre est revenu, après la « leçon de Bruxelles », comme vous l'avez écrit, cher Albert Bayet ; et vous avez parlé des « forces barioles » qui attaquent notre école laique, celle de la « Phrance » qu'on nous sert à tous les casse-croûte. Pour nous la vraie leçon fut la nouvelle force révolutionnaire l'Eglise qui possède un bien inestimable : elle est internationale. Le barlodage, se sont les tolerants, les laïcs aux raisons sociales diverses, les faisans de parlement et ceux qui avaient un argument massue aux pourcriards du Cartel d'Action laïque : le pourcentage d'éventrés donné aux deux dernières tueries.

Et comme nous préferons, pour l'instant, l'attitude de leurs frères en politique, les socialistes belges, eh ! oui, oui nc pleurent pas dans le gilet d'un pape, qui n'ouvrent pas leur gueu aux « bons » chrétiens, tous ces menus plaisirs assurant une majorité ou une nouvelle gauche. Il faut choisir ses frontières entre la raison et la prostitution, régions où les patries sont absentes.

Michel LESURE.

— Tu y comprends quelque chose, toi, à l'affaire des piastres ?...

DISSIPONS LA CONFUSION

La laïcité

par Félix BIDE

L'ESPRIT laïque s'inscrit dans l'histoire de l'évolution de la pensée, elle-même indissociable de l'action émancipatrice de l'homme. S'identifiant à l'esprit critique, il est par de la réaction contre le dogme, obstacle permanent, reconnu comme tel, à la libération humaine et il faut entendre par dogme l'affirmation de toute nature échappant au contrôle de l'experience et de la raison.

Ce ne fut pas par hasard ou fantaisie que la Commune de Paris, expression révolutionnaire incomparable du siècle passé, avait, entre autres réalisations de ses semaines éphémères, proclamé la laïcité de l'Enseignement.

Ses animateurs, affranchis des dogmes, savaient, on peut dire d'instinct, l'entrave continue au progrès social qu'est l'Eglise et son instrument le plus redoutable, puisqu'il façonne l'enfance, l'enseignement confessionnel, antisocial par essence.

Un peu plus tard, sous l'influence d'une opinion publique encore effervescente mais surtout des besoins en techniciens des maîtres de forges, les législateurs de la troisième Republique votèrent les lois laiques et le bon peuple de France, après avoir abdiqué son pouvoir entre de bonnes mains républicaines et laïques s'endormit sur ses lauriers. Le mythe de l'Etat républicain était né.

Mais l'exploitation du travail des autres trouve un champ d'exercice partout où demarrait l'esprit de lutte des travailleurs. Peu importe l'étiquette, L'Eglise continuait à veiller sur les ames et attendait son heure. Les bourgeois laiques tout autant que les bourgeois cléricaux faisaient, en toute quietude, suer le burnous. Les uns et les autres avaient au Parlement de la Republique laique leurs représentants, soucieux bien entendu de justice sociale et de bien-être pour les ouvriers.

Ceux-ci, pour n'être pas en reste, élisaient aussi des députés avec la haute satisfaction que procure l'accomplissement du devoir civique bien compris. Députés de droite et de gauche, cléricaux ou laiques, bourgeois ou prolétaires vibrerent de concert aux heures cruciales de l'histoire où ils prêcherent en commun la morale nationale, envoyant deux fois les enfants, sans distinction, défendre la République laique, les armes à la main.

Après la seconde tuerie, la confusion fut à son comble parmi les ouvriers qui crurent en vain à reconnaitre les leurs dans le creuset de l'union sacrée. Bien ne distinguait plus laiques de cléricaux, ouvriers de bourgeois. L'unité était faite chez les représentants » et l'heure de l'Eglise avait de nouveau sonné.

Telle est en gros l'histoire de ces quatre-vingts dernieres années et la Sainte Mère n'ayant plus à se gêner montre derechef son visage dominateur inchangé avec d'autant plus d'aise qu'elle a agrandi sa clientèle ouvrière et qu'elle poursuit son « action sociale » par le truchement de la vertueuse C.F.T.C., tandis que le réformisme ou l'obéissance passive sévissent dans les rangs des centrales rivales.

Les cadences de travail ont augmenté et les heures supplémentaires sont le palliatif aux bas salaires. On a créé la carte d'économiquement faible et le gouvernement envisage l'extension d'une loi sur « l'Etat d'urgence » à cet effet. Le territoire.

L'Eglise, après la loi Barangé, se taille de nouveaux succes dans l'Etat en train de perdre son épithète meme de laique. Cependant que les ex-représentants laiques au Parlement de cet Etat cherchent à leur tour une clientèle dèçue en poussant des cris d'alarme, Votez laique, clament, inquiets, les bons apôtres.

Dénoncons l'imposture des démagogues et l'erreur des dupes. On ne peut être laique sans etre dressé en permanence contre l'injustice et l'exploitation et, dans cette perspective, l'école laique n'est pas celle, fut-elle neutre du point de vue religieux, d'une société de classes.

Elle sera celle d'une société égalitaire.

Si les communards proclamerent la laïcité de l'Enseignement, c'est que la mesure s'inscrivait d'elle-même dans un contexte révolutionnaire dont elle était partie intégrante.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faille répudier comme sans effet la lutte antireligieuse isolée du combat social dans laquelle semblent s'enfermer certains libres penseurs, même lorsqu'ils admettent, en les poursuivant parfois, des credo partisans qui pour n'être pas religieux, au sens littéral, n'en accusent pas moins ce caractère. Tout ce qui participe au débourrage des crânes a son utilité. C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut défendre l'école publique qui sans être nécessairement rationaliste — tant vaut le maître, tant vaut l'école — ne superpose pas le dogme religieux à d'autres dogmes. Il convient toutefois de rappeler à certains de ses défenseurs circonstantiels que l'exemple d'un comportement laique constant serait plus profitable à la laïcité que de spectaculaires manifestations sur les gradins de l'arène politique où ils se compromettent aux yeux des laiques, les vrais.

Pourtant, des symptômes certains manifestent que la poussée réactionnaire et son corollaire, la vague cléricale, soulèveront à nouveau sans tarder la conscience populaire. Puissent alors, dans l'assaut que livreront à leurs exploiteurs les petits, les obscurs, les sans-grade, se rappeler les erreurs des aines qui manquèrent le but pour avoir cru au mythe !

La tâche des anarchistes est de dissiper, partout où elle règne, la confusion et ils doivent se donner à cette tâche sans trêve ni répit.

Suites de la première page

1er MAI

nationaliste — des assurances sociales, des réductions de la journée de travail, du sufrage universel, simples soupapes de sûreté et de prévoyance, parfaitement concordantes avec les intérêts de la bourgeoisie...

Le Premier Mai a perdu toute sa signification révolutionnaire, châtré au nom de l'ordre, de la discipline et de la légalité, il connaît la dégénérescence qui rend impuissant actuellement tout le monde ouvrier.

Il s'est évidemment opère une évolution considérable dans la situation politique et sociale des travailleurs. Les contrastes de classe se sont atténués, les inégalités n'ont plus les oppositions révoltantes, d'autrefois, la misère n'étale plus sa poignante détresse, une sécurité relative a désarmé les révoltes du désespoir.

Ceux qui, de génération à génération, poursuivent le combat pour la liquidation totale de toutes les injustices, de toutes les inégalités, de tous les privilèges de classe de caste, ont perdu l'argument sentimental qui réveillait l'instinct profond de la vie. Et c'est pourquoi leurs appels ne trouvent plus les échos d'antan.

Nous sommes obligés d'abandonner un plan passionnel pour celui de la raison. Et, dans leur immense majorité, les travailleurs ne sont pas encore accessibles aux notions de justice, de droit et de la liberté. Mais ils y parviendront, sans aucun doute, parce qu'ils se rendront compte qu'en dehors de l'harmonisation totale des rapports humains, il ne peut y avoir de sécurité et de bonheur durables.

Notre Premier Mai n'est plus celui de la revendication de la journée de huit heures, de la semaine anglaise, d'un vague mieux-être et d'un peu plus de liberté.

Notre Premier Mai doit représenter la volonté consciente d'abolir la vieille société capitaliste, qu'elle soit démocratique ou totalitaire, libérale ou réactionnaire.

Notre Premier Mai doit préparer une société égalitaire, dans l'abondance de la fraternité, mais dans le juste partage des biens de ce monde.

Ce monde qui, enfin, sera celui de la Justice, de la Paix et du Bonheur.

Ce n'est qu'ainsi que seront vengés, un jour nos martyrs qui ont sacrifié leur vie par un beau jour de Premier Mai.

Jean DE BOE.

contre leur patron l'Etat et également les ouvriers des métaux, du bâtiment, des industries-clés du secteur privé.

Devant ce projet, qui risque de mettre en peril non seulement l'avenir, mais les avantages acquis par les travailleurs, on peut à bon droit s'étonner de la carence, à une exception près, des organisations syndicales.

Une exception près ! En effet, un vieux militant syndicaliste, notre camarade Hautemulle, secrétaire à la propagande du syndicat F.O. des cadres du bâtiment, a, dès qu'il connut le « Plan Jaune », adressé à la presse un communiqué énergique où l'on lit :

« Un tel projet est un défi aux travailleurs et à leurs organisations syndicales qui seront concurrencées et bridées à différents titres par l'embrigadement de la jeunesse travaillant **pour rien ou presque rien**, ou tombant en cas de refus sous le code de justice militaire pour « refus d'obéissance ».

» C'est là un procédé digne des régimes fascistes et qui ne saurait avoir cours en France ! »

Et Hautemulle ajoute :

« Il s'agit de savoir si l'on envisage de créer en permanence 375.000 « jaunes militarisés » et appelés à museler la classe ouvrière sous bien des services publics que de l'industrie privée en la remplaçant en cas de grève.

» Il est vraiment dommage que contre de telles conceptions les **quatre centrales syndicales confédérées** ne puissent au moins s'unir pour prendre contact inter-confédéral contre de pareilles méthodes. »

Cette protestation a éclaté dans les salles de rédaction et au siège des organisations syndicales ou les bonzes continuaient à somnoler dans leurs fauteuils à clous dorés.

Seul « Combat » a passé le communiqué. Les autres journaux se sont empressés de téléphoner au siège de la C.G.T.-F.O. pour confirmation. Les directeurs de l'avenue du Maine effrayés par une médecine trop forte pour leur complexion fragile, se sont empressés de démentir.

Les bureaucrates de la C.G.T. ont passé deux jours à s'interroger, l'oeil fixe sur les montagnes de l'Oural pour enfin publier un communique embarrassé et mensonger où ils déclarent sans rire s'être prononcés pour « Plan Jaune » dès sa publication par la presse. Il suffit de reprendre « L'Humanité » de cette période pour constater que leur vigilance a été à la hauteur de celle de leurs confrères, réformistes avec lesquels ils ont réalisé la seule unité dont ces gens-là sont capables : l'unité dans la médiocrité, dans l'incompétence, dans l'indifférence des véritables intérêts des travailleurs.

L'« avocaillon » du Jura comme le bravache de la rue Saint-Dominique auraient tort pourtant de se figurer l'affaire dans le « sac ».

On a « comme d'autres soldats ! Le soldat du 17e le matelot du cuirassé « Potemkine » et aussi ceux de juin 1936, qui avaient un certain nombre de points communs et dont les descendants se mettront peut-être d'accord, sur le dos des incapables et des fripouilles pour élaborer un « plan rouge à liseré noir » susceptible de troubler leur calcul.

Maurice JOYEUX.

Collision ferroviaire

(Suite de la première page)

heures, puis de nouvelles heures de service rendant la vie impossible au personnel roulant et au personnel en service permanent. Certains mécaniciens roulent quelquefois une journée avec un casse-croûte dans l'estomac, des agents de sécurité dorment trois ou quatre heures par nuit.

Ainsi vient d'intoxiquer un travailleur d'un accident, il serait bon d'aller plus avant et de rechercher non seulement les causes technique et physique, mais aussi, et surtout, la cause sociale.

Ni les ingénieurs en chefs, ni les chefs d'arrondissement ne seront inculpés, parce que ni les uns ni les autres ne se sont trouvés dans la situation du « vulgaire » cheminot. Ils sont sortis de Polytechnique ou des Hautes Etudes pour s'installer derrière leur bureau de chef, pour eux l'autorité suffit à tout.

A tout, à faire crever les travailleurs au boulot.

Et à les faire payer s'ils faiblissent.

R.-J. SOURIANT.

LES TRUSTS DU LAIT

Parmi les trusts internationaux qui rançonnent les producteurs et consommateurs de lait, figure le trust Nestlé, dont le siège social est en Suisse. Ce trust dispose de 88 fabriques de produits laitiers et 17 chocolateries et bonbonneries, sur ces 105 affaires, il y en a 60 en Europe, 18 aux Etats-Unis, 11 en Amérique du Sud, 8 en Afrique du Sud, 6 en Australie et en Nouvelle-Zélande et 2 en Asie. En outre, en France, le trust Nestlé contrôle de nombreuses firmes d'industrie laitière.

Le directeur-gérant : M. FAYOLLE

LA PRESSE DE FRANCE, 123, rue Montmartre, Paris (2e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

la corbeille aux idées

EINSTEIN

un homme tout près de nous

par Ch.-Aug. BONTEMPS

Nos enfants apprendront qu'Albert Einstein aura été le génie incomparable de la physique mathématique du XX e siècle, riche pourtant de très grands savants. Ils comprendront mieux que ne l'aurent fait nos contemporains la portée des découvertes einsteiniennes parce qu'ils en utiliseront les conséquences pratiques.

Le savant

COMME tout savant, Einstein a bénéficié des ses prédécesseurs et à ses pairs. Ainsi que le rappelle le professeur Francis Perrin, il n'est pas exactement à l'origine de la découverte qui nous a donné la fission de l'atome. Il en avait toutefois défini d'avance la théorie et permettait de mesurer l'énergie libérée par cette fission. Si sa part est restreinte dans la physique des quanta, il n'y est pas étranger et ses travaux sur l'effet photo-électrique ont confirmé le caractère granulaire de la lumière.

En revanche, la théorie révolutionnaire de la relativité qui dominé — avec la théorie des quanta — la physique moderne est son œuvre personnelle, extraordinairement originale. « Aussi grand que Newton », déclare le grand mathématicien Jospeh Hadamard. Einstein en a lui-même apporté la preuve en déduisant de ses concepts de relativité une théorie entièrement nouvelle de la gravitation. Pratiquement, il y confirme Newton mais il le complète.

La relativité

QUAND, en 1905, à 26 ans, il fit connaître au monde étonné sa théorie de la relativité restreinte, le monde des savants manifesta un véritable effarement. Les notions classiques — et empiriques — d'espace et de temps se trouvaient bouleversées et le vieux « canular » de la quatrième dimension se révélait dans la réalité. L'opposition fut vive et il était normal qu'elle le fût jusqu'à vérification.

On connaît le thème de base de la relativité restreinte : il existe une relation constante entre masse et énergie. Toute libération d'énergie entraine une diminution correspondante de la masse. C'est la fameuse formule de relation : E = M C2 qui se lit : l'énergie libérée est égale au produit de la masse par le carré de la vitesse de la lumière dans le vide. Le produit est d'un ordre de grandeur astronomique. L'explosion de la bombe atomique apporta la confirmation de cette théorie qui est, dès maintenant, d'application classique.

C'est partie de la relativité restreinte qu'Einstein élabora sa nouvelle théorie de la gravitation. Après de longues années de recherches, c'est-à-dire de la théorie « unitaire » il y parvint en 1949. Il lui fallait, pour aboutir, découvrir une formule qui enveloppait les forces électromagnétiques. Ce sera la tâche des savants de l'avenir de confirmer ou d'infirmer ce couronnement de l'œuvre inouïe d'un génie surprenant.

Le créateur

AVANT même qu'Einstein songeât (peut-être) à sa théorie unitaire, déjà la relativité restreinte et le temps devenu quatrième dimension, tout ce qu'impliquait la donnée nouvelle espace-temps au regard de notre conception de l'univers, laissait entrevoir une révolution de la philosophie.

Les métaphysiciens et les théologiens ne s'y sont pas trompés. Leur opposition fut plus active, plus perfide aussi que celle des savants. Sous les fleurs dont, unanimement, on recouvre le savant physicien, on ensevelit au mieux non le philosophe — Einstein n'a pas été philosophe — mais la philosophie en devenir que sa mathématique de l'univers commandait.

Au reste, peut-être est-il trop tôt pour aborder ce problème qui dominera le monde futur. Il faut attendre la vérification de la théorie unitaire. Autant que le passé puisse répondre de l'avenir, l'exactitude en est probable. Les théories d'Einstein, successivement vérifiées, ont elles-mêmes une telle unité qu'il semble qu'aucune partie ne s'en puisse détacher.

Louis de Broglie ne vient-il pas de nous rappeler l'attachement indéfectible d'Einstein au déterminisme fondamental, dans un temps où la plupart des physiciens et de Broglie lui-même introduisaient le « probabilisme » dans la théorie des quanta ? Or, Broglie déclare qu'il a repris ses travaux sur le plan du déterminisme auquel il revient, et d'autres avec lui. Voilà, notons-le en passant, qui dérange les théologiens qui nous avons vus tout heureux de nous opposer une indétermination essentielle, sous le couvert d'affirmations scientifiques prématurées.

Or c'est bien cet homme singulier — par quel peut-être le savant fut aussi exceptionnel — qui nous attache à lui dans l'ordre de l'esprit. Il nous est si proche que quelques autres ses raisons de le dire libertaire si notre respect d'autrui ne nous interdisait ces sortes d'annexions. Je sais du reste des libertaires qui ne seraient point d'accord, en fonction d'un absolu doctrinal qui n'est pas le mien. Je tiens pour un relativisme des comportements — de tout autre nature que la relativité physique — où le sectarisme trouve son antidote. En l'espèce, d'aucuns reprochent à Einstein d'avoir prévenu Roosevelt des progrès de l'atomistique chez Hitler et de l'avoir incité à devancer les Allemands. Mais ce geste n'est-il pas en « relation » directe avec la lutte où Einstein était impliqué à la fois comme Allemand exilé et spolié, comme Juif persécuté et comme individu libre en situation de défense ? Que les libertaires qui n'ont pas été résistants en fait ou en esprit, qui n'ont pas écouté fébrilement à la radio les nouvelles de Londres, lui jettent la première pierre.

Je ne la lui jette pas et j'admire que ce savant adopté par les U.S.A. et par l'université de Princeton, personnage officiel dans un pays voué à l'espionnite, n'ait cessé de protester contre l'armement atomique, de dénoncer la folle de recherches et d'expériences incondérées, la sottise du détournement vers une œuvre de suicide d'une découverte qui devrait conduire à un enrichissement et à un embellissement de la vie.

L'Homme

ON a vanté à raison sa modestie, son refus désintéressement. On a parlé à tort d'une naïveté de poète contradictoire à la rigueur du mathématicien. Poète, Einstein l'était autant et plus que musicien. C'est par cela qu'il fut créateur. Mais naïf, non pas. Jamais ses interventions dans les problèmes de la paix, de la condition sociale des peuples ne furent faites à contresens. Il sut choisir les moments et les moyens qui l'assuraient d'une audience et s'abstenir quand il eût risqué sans profit de perdre son audit. Il était si peu naïf qu'il disait de lui-même que sa seule existence gênait beaucoup de gens.

Pour n'avoir pas à lui pardonner ses désinvolutures, sa simplicité de comportement défiant les conventions, il était indiqué de le tenir pour un peu farfelu. C'est ainsi que la médiocrité reconnaît le génie. Au vrai, si ses goûts étaient effectivement simples, son non-conformisme tout à fait naturel, leurs manifestations extérieures étaient volontaires. Il aimait défendre, partout et toujours, son individualisme. Mais à l'abri de cette indépendance organisée, il ne cesse de lancer à travers le monde, pour la défense des hommes, les commandos de sa pensée.

Douta-t-il d'un possible retour au bon sens des peuples affrontés ? On peut le croire. On sait le tourment de son esprit qui ne fut pas étranger à sa fin. Cet homme, demeuré si jeune, tout à coup avait vieilli... Etre d'exception irremplaçable, il nous laisse sa pensée.

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

Un film d'émotion et de sincérité

LE SEL de la TERRE

NOUS avons en ce moment l'occasion de voir à Paris, dans la petite salle des Ursulines, un film américain d'une extrême importance. Il s'agit du « Sel de la Terre », de Henry Biberman et de Paul Jarrico. Après les longs cortèges funéraires de « cinémascope », il est heureux de voir ce film, réalisé indépendamment des usines hollywodiennes, et qui vient troubler comme une hache qui tombe, la boue stagnante des productions qui recouvrent actuellement les écrans.

« Le Sel de la Terre » est un des meilleurs films produits aux Etats-Unis depuis plusieurs années, il surclasse de fort loin, sur le plan de l'art, tous les Oscars depuis 1948.

Le scénario raconte avec beaucoup de simplicité un événement vrai : la grève qui, une année durant, opposa les mineurs de Bayard (U.S.A.) au trust du zinc. Le film, commencé le 20 janvier 1953, fut bien vite interdit, comme étant une arme nouvelle pour la Russie (sic). Le 26 février au soir, l'extraordinaire vedette mexicaine du film, Rosaura Revueltas, fut arrêtée par les agents du Département d'Emigration. Etait-elle communiste ? Travaillait-elle pour, et avec des communistes ? etc. Les incidents se précipitèrent, l'équipe de réalisation fut prise de quitter les lieux dans les douze heures à suivre ; celle-ci demandait de l'aide de la police d'Etat du Nouveau Mexique; enfin le 6 mars 1953 le film put être terminé.

Présenté hors festival, en version originale, non sous-titrée, à Cannes, en 1954, « Le Sel de la Terre » fit une profonde impression sur les cinéastes et critiques de toutes opinions qui assistèrent à la projection ; en effet, nous voyons, dans ce film, la renaissance d'une forme de cinéma revendicateur. Le souffle humain qui nous emporte dans certaines séquences fait de celles-ci de véritables morceaux d'anthologie (la scène où les mineurs arrêtent une à une les commandes des machines, sous l'œil du contremaître, provoque chez le spectateur un élan de fraternisation des plus salutaires).

Il faudrait citer encore trop de scènes remarquables, contentons-nous de signaler qu'en plus de ses images admirables, « Le Sel de la Terre » aborde des sujets plus précis, tel le problème racial, régnant entre les Américains d'origine mexicaine et les « Anglos » c'est-à-dire les Américains pur-sang « mêlé » (sic), celui aussi du « Féminisme », traité avec beaucoup d'humour, les hommes comprenant mal que les femmes aient leurs propres revendications.

En résumé, « Le Sel de la Terre » peut être considéré dans la production cinématographique actuelle, comme une borne magnétique sur le chemin de la liberté d'expression.

J.-C. TERTRAIS.

ENGAGEZ-VOUS DANS LE GÉNIE

par Jean CATHELIN

LES surréalistes de la bonne époque proclamaient à la face des « pompiers » : « Engagez-vous dans le génie ». Aujourd'hui, l'avant-garde des romanciers a dépassé le pompiérisme de l'arrière-garde académique. Henri Bordeaux et feu Paul Bourget pourraient passer pour lisibles, les bons chrétiens de Pierre Lhermitte pour vraisemblables auprès des récits des meilleurs disciples français d'Ehrenbourg et de Cholokov. Aragon lui-même ne suit plus.

C'est que l'avant-garde des romanciers du peuple est engagée, engagée dans l'artillerie lourde : s'ensuit un pilonnage systématique de la bonne volonté de tout un peuple de lecteurs, qui battent en retraite. D'où le regain de succès des traductions, de la série noire, du mauvais cinéma.

Tel est le bilan d'une triste saison qui a vu sortir, vantés veulement par une critique aberrante, « Beau Masque » de l'ex-grand Vailland, « L'Eté n'en finit pas » d'Emmanuel d'Astier, « Noir sur blanc » de Hélène Parmelin, « Les Mandarins » de Simone de Beauvoir, « Le Ministère des vains désirs » de Françoise d'Eaubonne ; le tout systématisé, expliqué, « justifié » par le premier essai de Maurice Chavardès, « Les Ecrivains dans le siècle », un romancier lui aussi, à qui on devait « Le Rendez-vous de l'Aube » et qui vient de sortir « Les Morts n'attendent pas » — les lecteurs non plus.

Tout ce beau monde se prend pour Zola, Dreiser, Dos Pasos, Farrel et Poulaille réunis. Un royaume pour un cheval (cagnard) ! On a « témoigné » — qu'ils disent ! De quoi témoignent-ils, sinon de l'ignorance, de l'aveuglement d'une poignée de coupeurs d'atomes de cheveux en quatre qui ne constituent jamais qu'un gros arbre qui tente vainement de cacher la forêt du roman vivant. Les lecteurs éclairés, heureusement pour eux, ont encore d'authentiques conteurs d'histoires humaines vraies : Arnaud, Bazin, Groussard. Et quelques autres, rares.

Témoigner, pour ces Messieurs-Dames, c'est prendre parti. Ils n'ont sans doute pas lu « La Muraille » de John Hersey. Le vrai romancier témoigne justement par son objectivité, par l'intérêt qu'il porte à tout être humain sans se préoccuper de le savoir noir, blanc ou rouge. Ces Messieurs-Dames retombent dans le roman borgne de style Saint-Sulpice. Quand M. Vailland témoigne pour la pure militante, ça ne m'intéresse pas, parce que son personnage est un héros, avec tout ce que cela comporte de forcé, d'incertain, de mauvais néo-néo-classique ; quand Fallet témoigne (sans le vouloir, ce qui justement est bien) pour le peuple de banlieusards de Saint-Lazare, cela m'intéresse, ça existe. Quand Arnaud, Bazin et Groussard — comme par hasard — se trouvent réunis pour montrer le courage (Constance dans « Lève-toi et marche », Maussac dans « Lumière de soufre », le colonel Brücken dans un « Officier de tradition ») d'un personnage qui ne partage pas forcément les points de vue de l'auteur, je marche encore. C'est vrai.

En résumé, un personnage de roman n'appartient pas forcément à l'élite de la Gai-mat ou des C.D.H., un personnage de roman n'est ni tout bon ni tout mauvais. Pour le lecteur, il n'y a pas « a priori » de salaud-de-service (communiste, curé, etc.) suivant le numéro matricule du régiment auquel appartient l'aspirant panzer-romancier.

Comment faire entendre cela aux penseurs atteints de cryptococcie ? Il faudrait peut-être voir la naissance d'un roman jean-paul-davidien pour leur montrer par l'absurde le ridicule de leur soumission. La littérature n'est soumise qu'à l'humain, elle est au-dessus de tous les partis, de toutes les opinions. Balzac était légitimiste et pourtant il a su faire une peinture sociale objective de la bourgeoisie de son temps. Zola était plus un vrai homme de gauche que tous nos paltoquets et pourtant il a montré parfois un bourgeois ou un curé buvables. Parce que c'est comme ça, parce que le romancier n'a pas le droit d'admettre comme un postulat que l'habit fait le moine, qu'un homme se définit par son église. Un homme ça bouffe, ça fait l'amour, ça crève : c'est par là que ça existe. Ça a des opinions quand ça s'ennuie ou quand ça désire crever ou crever la peau des autres. Quelquefois par altruisme. C'est rare.

Tous ces faux-témoins ne témoignent nullement : ils prêchent. Ils veulent prouver. Ils ne prouvent rien du tout. D'autant qu'on les lit assez peu. Ils faussent l'humain pour démontrer, c'est pourquoi le lecteur leur rend leur feuille d'engagement. Volontaires pour le génie populaire, ils ne sont pas bons pour le service de la littérature, car la littérature est toujours désarmée. C'est justement ce qui fait sa force : la personne n'est jamais mort pour elle, elle n'a jamais provoqué de guerre. La littérature n'a pas de sang sur les mains et c'est parce que vous voudriez qu'elle en fût tout éclaboussée que nous nous récusons.

En marge d'un anniversaire

LOUISE MICHEL EST L'AUTEUR de « 20.000 lieues sous les mers »

par G. de LACAZE-DUTHIERS

ON a fait grand bruit, tous ces temps-ci, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Jules Verne, survenue en 1905 (1), autour de ses romans d'anticipations scientifiques. Certes, ce fut un écrivain doté d'oeuvre au premier chef, un précurseur, ou, si l'on préfère, un utopiste, du moins pour son temps, ses anticipations étant devenues pour la plupart des réalisations. C'est surtout son roman : *Vingt mille lieues sous les mers*, qui a fait l'objet de commentaires de la plupart des journalistes et d'écrivains qui ont eu le tort d'ignorer, ou qui ont feint d'ignorer que le véritable auteur de ce roman ce n'est point Jules Verne, mais une « communale » du nom de Louise Michel.

Des savants et non des moindres, s'accordent à reconnaître que Jules Verne avait prévu les sous-marins atomiques dans cet ouvrage publié chez Hetzel en 1870. Rétablissons la vérité. Louise Michel s'était attachée à cette époque à résoudre certains problèmes scientifiques dont la solution, pensait-elle, pouvait rendre service à l'humanité. Certes, la « Bonne Louise » était loin de prévoir l'usage que ferait d'une telle découverte l'apprenti sorcier. Elle eût préféré laisser sous clef son manuscrit ou elle l'eût détruit impitoyablement, plutôt que de le publier.

Elle avait aussi prévu l'avion, qui devait, subir le même sort, employé à la destruction des êtres et des choses, alors qu'elle lui assurait un but pacifique. Ne prophétisait-elle pas : « L'humanité future connaîtra des villes aériennes », prédiction qui est bien près de se réaliser. Elle aurait pu aussi prédire le voyage dans la lune, Mars et les autres planètes. Elle prévoyait encore les rayons X et la photographie de la pensée, le cinéma et la télévision. Et je ne cite ici que quelques-unes de ses anticipations, alors qu'elle avait préconisé le diagnostic psychiatrique des malades, et dans un autre domaine la puériculture, les cours d'adultes et maintes réformes sociales en harmonie avec le progrès matériel.

Elle était révolutionnaire, espérant qu'un jour viendrait où les êtres seraient plus conscients, n'étant pour le moment que sur les primates de l'idée », alors que « demain l'humanité, élevée avec des magnétoscopes, des télescopes et des microscopes » cesserait d'être la proie d'un mysticisme endormeur ». Dans la Commune elle espère que les découvertes de la science feront évoluer l'humanité dans le sens du vrai et du bien. Elle avait en toutes choses des idées originales, et c'est démonstrire son action que de ne pas prendre au sérieux ce côté de son tempérament.

★

MAIS revenons à la navigation sous-marine que dans une pièce de théâtre, le *Monde nouveau*, elle entrevoyait comme devant être prochainement réalisée, en même temps que la navigation aérienne. Cette idée lui tenait à cœur, c'est elle qui l'avait poussée à écrire un ouvrage qu'un autre allait signer à sa place.

« Une chose très curieuse, écrit Emile Gautier dans la *Bonne Louise* (1885), *Psychologie de Louise Michel*, c'est que, si Louise n'était pas une savante, elle avait de merveilleuses intuitions. Aussi beaucoup de gens — pour ne pas signé, nullement. Cela n'enlève rien à ses dons d'écrivain. Il a su utiliser une matière toute prête pour l'édifice commencé par celle que les bourgeois bien pensants appelaient dédaigneusement la « Vierge rouge ».

Voici en quels termes, dans la première édition de *Vingt mille lieues sous les mers*, chapitre XI, intitulé le *Nautilus*, Jules Verne présente le sous-marin, au cours de la conversation d'un passager avec le capitaine du navire, auquel il demande de lui expliquer par quels moyens l'engin pourra se mouvoir au fond des océans : « J'avoue que le *Nautilus*, la force motrice qu'il renferme et tous les appareils qui permettent de le manœuvrer, l'agent si subtil qui l'anime, tout cela excite au plus haut point ma curiosité ». Dans le chapitre suivant, intitulé *Tout par l'électricité*, le capitaine énumère les appareils exigés pour une navigation sous-marine : « Les lumières vous sont connue, comme le thermomètre, qui donne la température intérieure du *Nautilus* ; le baromètre qui pèse le poids de l'air et qui indique le changement de temps ; l'hygromètre qui marque le degré de sécheresse de l'atmosphère ; le stor-grass qui en se décomposant annonce l'arrivée des tempêtes ; le chronomètre et les lunettes qui permettent de voir la nuit et de jour, un manomètre, des sondes, etc. Il est un agent à bord, tout se fait par lui. Il m'éclaire, il me chauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité ». Mais comment le produire ? « Je demande à la mer geste de m'en donner les moyens. Ce sont tous les métaux que l'on y trouve pour alimenter les piles ». Le *Nautilus* peut faire 50 milles à l'heure.

Ce chapitre de *Vingt mille lieues sous les mers* est capital. Il est bien dans la manière de Louise Michel qui ne pouvait avoir que des données scientifiques élémentaires, comme les institutrices de son temps, mais qui s'appuyant sur elles, voyait beaucoup plus loin et en tirait des conséquences susceptibles de modifier ce monde futur qui, d'après elle, serait un monde nouveau où la science contribuerait au bonheur de l'humanité en modifiant ses habitudes et ses croyances.

NOUS n'avons aucune raison de suspecter la bonne foi d'Emile Girault, qui possédait de nombreuses lettres de sa « bonne Louise » et qui avait eu entre les mains la plupart de ses manuscrits. Fernand Planche dans son livre : *Vie ardente et intrépide de Louise Michel*, se range à son avis : « Toujours dans ce genre social-scientifique, Louise Michel écrivit *Vingt mille lieues sous les mers*. Son manuscrit non encore terminé, un jour qu'elle avait besoin d'argent, elle le vendit cent francs à Jules Verne ». « Lorsque des gens disent, ajoute Fernand Planche : « L'Etat extraordinaire, ce Jules Verne, il a prévu les sous-marins », ils se trompent. Le *Nautilus* est de Louise Michel. Jules Verne se contenta de terminer le livre en y ajoutant des chapitres. Ce livre fut son plus grand succès et lui rapporta une fortune ». Il eut près d'une centaine d'éditions et fut traduit en plusieurs langues, en allemand, en anglais, en espagnol, en italien, en russe, etc. Son éditeur n'eut pas à s'en plaindre. Il y gagna plusieurs millions. Quant à la « bonne Louise », le peu qu'elle avait retiré de cette collaboration — le nom de Jules Verne figurant seul sur la couverture — elle le distribua aux pauvres.

(1) *La même année qu'Elisée Reclus et Louise Michel.*

UNE APRE BATAILLE

par Roger RIFFARD

VOUS la connaissez sûrement. Elle habite dans votre rue, peut-être dans votre immeuble. Simon, voyez donc la maison d'en face. Elle a un frère sergent chef aux colonies, un bouton de fièvre et des seins plats. Le doute n'est plus permis, vous voyez de qui je veux parler. Si ce n'est elle, c'est donc sa sœur.

C'est une jeune vieille fille, plutôt en perte de jeune et penchant déjà vers la vieille. Poussée par la faim, elle a déserté les rangs des demoiselles catéchistes ou les vertueux effectifs de l'enseignement libre.

Elle officie désormais au sein de l'Administration, où elle exerce du reste les mêmes ravages. Toujours hostile au rouge à lèvres, elle s'est pourtant mise à la page et s'offre de temps à autre le luxe d'une permanente.

Son langage lui-même a évolué : elle s'exprime maintenant dans le ton « prêtre ouvrier », catholique avancé, teinté de socialisme, volontiers fleur bleue sur les bords. Cependant, ses sujets de conversation restent fidèlement attachés à l'esprit de nos grands hebdomadaires :

— La France à travers le monde ;

— Pourquoi ne possédons-nous pas la bombe H ?

— La France et sa mission coloniale ;

— La bombe H, il nous la faudrait bien ;

— All Cancan et les quarante voleurs ;

— La première brassière d'Edgar Faure ;

— Drame de l'Amour à la cour d'Angleterre, etc.

Jusque là, il n'y a pas de mal. Tant qu'elle discute lesdites questions devant un auditoire d'initiés, moi ça ne me dérange pas. Mais voilà que, bouleversée par l'approche du printemps, elle devient agressive et me poursuit de ses... acidités. Moi, bon pépère, je me tenais à l'écart, l'œil rêveur et tirant sur ma bouffarde. Crevant de banderilles dès l'ouverture des hostilités, j'ai crânement déclenché la contre-attaque. Mais la situation devint vite intenable. La lutte était par trop inégale : je ne suis pas fait pour la guerre.

Reculant pied à pied sous les coups furieux de l'adversaire, j'ai dû me retrancher derrière cet héroïque rempart que constitue le Monde libertaire pour fourbir les armes de la revanche. Revanche que je veux terrible. D'ailleurs, j'en toucherai un mot pour conclure.

Toutefois, pour mieux sonder le puits de ma haine et bien mesurer l'étendue de ma vindicte, il est nécessaire que je donne ici un topo des événements. Trois phases décisives suffisent à en indiquer la tragique progression.

PREMIERE PHASE

ELLE. — Hé ! vous, le chevelu, au lieu de bouquiner Céline et d'écouter Brassens, feriez mieux de lire Delly.

MOI. — ?

ELLE. — Vous entendez ce que je dis ?

MOI. — Pourquoi Delly, sacré nom... d'une pipe ?

ELLE. — Les méchants y sont toujours punis.

MOI (riant jaune mais résolu). — Mais il y a beaucoup plus fort que Delly, bon sang ! Et la comtesse de Ségur, qu'est-ce que vous en faites ?

DEUXIEME PHASE

(quelques jours plus tard)

ELLE. — Vous ne me plaisez pas avec vos longs cheveux et voirs air imbécile.

MOI. — Je tiens à vous faire savoir que je m'en soucie fort peu.

ELLE. — Vous êtes un idiot, et je dis toujours ce que je pense.

MOI. — Ça m'étonne.

ELLE. — Ça vous étonne ?

MOI. — Oui, car évidemment, vous ne devez penser que très rarement.

... Et je m'enfuis à toutes jambes.

TROISIEME PHASE

Je me trouve nez à nez avec elle au coin d'un rue. Elle fonce sur moi en brandissant un parapluie. Elle me traite de tous les noms. Il n'est d'injures dont elle ne m'honore. Je suis l'Antéchrist. Ce n'est pas Hannibal, ce n'est pas Napoléon, ce n'est pas Hitler, l'Antéchrist c'est moi ! Moi, pauvre Riffard ! J'en aurais pleuré. Mais j'étais occupé à galoper en direction de la rue Lamarck, où je savais trouver assistance et protection.

Voilà où en sont les choses. Je prépare ma vengeance dans l'ombre, farouchement. Mais là je vais nauser les âmes sensibles. En vérité, je ne nourris pas de si sanglants desseins. Parce qu'après tout, ma force ennemie, j'ai fini par la comprendre et par avoir pitié d'elle. Tous comptes faits, elle mérite d'être entourée d'une certaine sollicitude. En ce moment, elle cherche un amant. Tout est là, comprenez-vous ? A défaut d'amant, je lui souhaite un mari. Mais où dénicher ce brave ? (si p. sér. s'abst.).

Il paraît qu'il y a même de la flagellation : c'est René Fallet qui me l'a dit.

ELLE (très rouge). — Ben, mon petit, vous en avez des fréquentations !

Il paraît qu'il y a même de la flagellation : c'est René Fallet qui me l'a dit.

ELLE (très rouge). — Ben, mon petit, vous en avez des fréquentations !

DEUXIEME PHASE

(quelques jours plus tard)

ELLE. — Vous ne me plaisez pas avec vos longs cheveux et voirs air imbécile.

MOI. — Je tiens à vous faire savoir que je m'en soucie fort peu.

ELLE. — Vous êtes un idiot, et je dis toujours ce que je pense.

MOI. — Ça m'étonne.

ELLE. — Ça vous étonne ?

MOI. — Oui, car évidemment, vous ne devez penser que très rarement.

... Et je m'enfuis à toutes jambes.

TROISIEME PHASE

Je me trouve nez à nez avec elle au coin d'un rue. Elle fonce sur moi en brandissant un parapluie. Elle me traite de tous les noms. Il n'est d'injures dont elle ne m'honore. Je suis l'Antéchrist. Ce n'est pas Hannibal, ce n'est pas Napoléon, ce n'est pas Hitler, l'Antéchrist c'est moi ! Moi, pauvre Riffard ! J'en aurais pleuré. Mais j'étais occupé à galoper en direction de la rue Lamarck, où je savais trouver assistance et protection.

Voilà où en sont les choses. Je prépare ma vengeance dans l'ombre, farouchement. Mais là je vais nauser les âmes sensibles. En vérité, je ne nourris pas de si sanglants desseins. Parce qu'après tout, ma force ennemie, j'ai fini par la comprendre et par avoir pitié d'elle. Tous comptes faits, elle mérite d'être entourée d'une certaine sollicitude. En ce moment, elle cherche un amant. Tout est là, comprenez-vous ? A défaut d'amant, je lui souhaite un mari. Mais où dénicher ce brave ? (si p. sér. s'abst.).

SE BATTRE !

Se battre pour du pain,
Se battre pour de l'eau,
C'est assez facile.
On vous donne un burin,
Un marteau,
Et après huit heures de boulot
On peut s'offrir du pain
Et de l'eau.

Se battre pour de la gloire
C'est à la portée
De tout homme normalement
[constitué.
On vous donne une bonne mi-
[trailleuse,
Et une charge de plastic
Suffisante pour faire sauter beau-
[coup de monde,
Il y a toujours un endroit sur la
[terre
Où on peut faire la guerre
Et se couvrir de gloire.

Se battre pour de l'amour
C'est pas difficile,
On a donné aux femmes les jolis
[yeux,
Aux hommes le baratin.
Se battre pour un peu de bonheur
Ça c'est plus difficile.
Y a pas d'outil pour ça,
Faut se démerder.

Irène LEBAR.

Dernière minute

LE PRIX DES BOUQUINISTES

Le Prix des Bouquinistes a été attribué par 5 voix à 3 à Darrien, pour son ouvrage « Le Valeur », qui vient d'être réédité par Pauvert.

Nous parlerons de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

M. J.

En savourant « KLETTE » de Léo CAMPION

LES talents de Léo Campion sont multiples : dessinateur, chansonnier dont le nom est la réunion de deux dépassé les frontières, grammairien distingué et auteur d'un dictionnaire qui est devenu le livre favori de tous les « drôles » qui habitent les caves et les mansardes... et des autres, il fait paraître aujourd'hui en librairie une œuvre fortement arc-boutée sur les principes essentiels de « l'honnête homme » : la rosserie, l'humour et la gaudriole, le tout saupoudré d'une révolte de bon aloi.

Klette (1), le personnage principal de ce conte philosophique est un homme de science, un poète et un moraliste, un médecin des corps et des âmes qui nous livre avec modestie le secret de son équilibre psychique.

« *Je suis d'autant plus à mon aise pour juger de ces choses avec sérénité et désintéressement que je n'ai jamais été poisson ni malade et me suis toujours soigneusement abstenu de participer aux guerres auxquelles la criminelle sottise des hommes me voulait mêler, la santé morale étant une résultante de la santé physique.* »

. . . . . .

« *...Lors du prochain conflit interplanétaire, je compte me réfugier sur une nuée déserte. Car j'ai pour ambition de mourir par mes propres moyens.* »

Et tout au long de ces 200 pages, « Klette-Campion », désinvolte les sots qui dans le plus simple appareil nous paraissent encore plus hideux, les filles dont la nudité savoureuse est une compensation aux premiers, les idées toutes faites dont le squelette démuni des oripeaux dont le parent les imbéciles, nous arrache des gloussements de joie saine.

Le nouveau livre de Léo Campion est le livre d'un homme de goût, destiné à des gens de goût. Il a sa place dans les rayons de toutes les bibliothèques où il cligna joyeusement de l'œil vers les gros bouquins, ses sévères confrères, qui le regarderont avec indulgence regagner péniblement le chevet de celui qui en aura fait la judicieuse acquisition.

Léo Campion, retour d'une importante tournée en Afrique du Nord a rejoint lequel ce à « Tomate » et fait les beaux soirs de la clientèle avisée de ce sympathique et si original cabaret, un des meilleurs de Paris.

Les spectateurs de la « Tomate », le public des nombreux galas populaires où son passage sourant fait toujours triomphe, les nombreux auditeurs de l'émission radiophonique « Cabaret du Soir » qu'il anime chaque semaine appuyé par son complice Robert Dinel, ne voudront pas laisser échapper l'occasion de goûter son talent de philosophe rabelaisien.

Suzy CHEVET.

(1) *Editions Calmann-Lévy.*

RADIO

DÉFENSE de Léo FERRÉ

IL y a quelques semaines, au micro de Radio-Business où il sévit, M. André Bourillon s'est laissé aller à une diatribe qui n'avait rien de « sportive ».

Très à son aise, avec un rien de suffisance, dans son rôle de démolisseur, il s'est permis de traîner Léo Ferré dans la boue.

Léo Ferré pense ! Voilà un poète, un compositeur dangereux et qui bien que chantant la révolte atteint tout de même la grande foule. Et notre sportif en studio, d'étaler sa rancœur : ce Ferré...! un cabot sans talent, sans voix, dont les vers sont d'un hermétisme imbécile et la musique de mauvais goût. Seuls les snobs se contentent d'un pareil répertoire !

Bien sûr, Bourillon, votre grand-père n'a pas connu la cravate de chanvre chère aux « Graines d'anar...», sans doute préférait-il tout simplement un « Jardinier de la Fleur de l'âge ».

Vous ne pouvez pas comprendre ! Votre florissante situation de marchand de vent vous empêche de penser comme les autres !... Ceux « d'en bas ».

Avoir faim, avoir faim, souffrir de la contrainte et de l'exil, cela ne fait en rien vibrer vos viscères en porcelaine. Vous êtes même nanti d'une belle voix — que pourriez-vous désirer de plus ?

N'allez pas penser que je suis un défenseur d'idoles. Cette tribune serait mal choisie, d'ailleurs l'œuvre de Ferré se défend parfaitement elle-même.

Tout de même, il me semble que vous faites là un triste travail (on fait ce que l'on peut).

Bien sûr, prendre la défense des humbles, vous laissez cela à « Monsieur Tout-Blanc » — c'est plus facile, vous préférez les Nohainéneries de « Reine d'un jour », c'est, plus rentable.

Quant à arracher à Léo Ferré sa chemise rouge, je suis tranquille. Vous préférez le reportage-apéro et la chanson guimauve aux actions d'éclat incompatibles avec votre chère sinécure d'abrutisseur public patenté.

Ferré obtient le succès qu'il mérite. Il est l'authentique poète de la vie authentique, personne, sinon son génie ne nous l'a imposé pas plus que d'autres dont vous vous gardez bien de parler dans vos émissions.

J.-F. STAS.

MUSIQUE

Libres propos sur la musique de jazz

par Aurélien DAUGUET

TOUT sensible que l'on soit et avancé dans la connaissance d'un art, une bonne documentation n'en est pas moins utile et même parfois nécessaire. La littérature de jazz nous offre une gamme assez variée allant de l'étude sérieuse à l'humour, aussi puissant qu'involontaire

⁂

« Really the Blues », de M. Mezzrow et B. Wolf, paru en France sous le titre « La Rage de vivre » est considéré par la majorité de ses lecteurs comme un bouquin magnifique. Cependant, l'aimerais émettre quelques opinions qui me semblent évidentes. Mezzrow fut l'objet, il y a quelques années, d'une campagne publicitaire savamment orchestrée par Hugues Panassié et inspirée par l'amitié qui unit les deux hommes. Cela peut paraître sympathique dès l'abord, mais un critique d'art sincère doit-il à l'amitié sacrifier la valeur humaine ? Le résultat de cette publicité (assez réussi d'ailleurs) consistait à faire considérer Mezzrow comme le « meilleur musicien de race blanche » et comme un grand écrivain. On a déjà parlé du musicien, n'y revenons pas. Quant à l'écrivain, attention ! Dans le fond le véritable auteur du livre est B. Wolf, un type aussi intéressant qu'inconnu, d'ailleurs.

Certes, Mezzrow a apporté l'expérience de sa vie et c'est déjà beaucoup. Mais le plus tragique de l'histoire, et c'est le contraire que semble déduire le livre, c'est que Mezzrow n'a pas été le seul à subir les tracasseries qui nous sont décrites. Le même sort est réservé à tous les musiciens de race blanche qui « fument » et qui n'ont pas le préjugé de race (les auteurs sont assez rares). L'expérience d'Artie Shaw par exemple, et plus près de nous, de Stan Getz, n'ont d'égal que leur silence à ce sujet.

Quant au bouquin proprement dit - Les idées sur la musique sont un peu ambiguës, évidemment. Mezzrow nous parle de son style, c'est-à-dire des écoles de New-Orleans et de Chicago, sans approfondir. N'en demandons pas trop, un musicien, même mauvais, n'est presque jamais un bon critique. Sa philosophie est un peu primaire. Mais le plus grave, c'est le racisme à rebours qui se dégage de ces pages. Tous les noirs y sont présentés sous leur meilleur jour et les blancs sont considérés comme des êtres abjects. La lutte contre le racisme quel qu'il soit, ne peut être aveugle et d'ailleurs ce ton un peu série noire. Louons-le d'avoir réussi ce travail délicat.

Mais, malgré ses défauts, nous avons affaire au témoignage émouvant de l'individu face à la masse. Et, comme Henri Miller « je voudrais que des millions d'hommes lisent ce livre et conçoivent le message qu'il porte » car il en porte vraiment un .

⁂

Avec « Introduction à la musique de jazz » et « Les Maîtres du Jazz » respectivement d'André Hodeir et Laurent Malson nous avons une excellente base à la connaissance du jazz. C'est clair et bien sans ennui. Rien à reprocher à ces deux plaquettes que tout homme soucieux de culture se doit d'avoir lues.

⁂

Du « Dictionnaire du Jazz » l'idée était très bonne mais ce qu'en a fait H. Panassié ne vaut pas le dérangement. Je ne chercherai pas à en relever les erreurs ; d'autres l'on fait qui sont mieux qualifiés que moi. Comme pour Panassié, le jazz cesse d'être à partir de 1940, il a volontairement oublié les noms des musiciens même les plus représentatifs des écoles modernes. Cela revient, dans une encyclopédie de la peinture, par exemple à ne pas citer Van Gogh, Renoir, Picasso et Matisse. On aime ou on n'aime pas mais ils sont là quand même et bien là. Panassié nous montre une fois de plus ses qualités ; s'il ne comprend pas le jazz, il devrait comprendre que le jazz, dépassé et qu'il devrait trouver une autre victime, le rugby par exemple, auquel il manque un pape.